



VOL. II.—No. 34.

MONTREAL, JEUDI, 24 AOUT, 1871.

ABONNEMENT, \$3.00.
PAR NUMERO, 7 CENTIMS.

GALERIE NATIONALE.

JOSEPH PAPIN.

Un soir, il y a environ douze ans, une foule immense se pressait en flots tumultueux autour d'une maison de la rue Ste. Catherine. Plusieurs orateurs avaient vainement essayé de lui adresser la parole, le peuple, en mauvaise humeur, faisait un bruit d'enfer.

Un homme parut dans l'embrasure d'une fenêtre, qu'il remplissait de long et de large. Il était immense.

Il était tard, le temps était sombre, la lumière blafarde d'une lampe dessinait vaguement les vastes proportions de sa taille.

De ses longs bras il semblait capable d'atteindre la foule, et des éclats de sa voix, il ébranlait la maison.

On aurait dit l'un de ces héros fantastiques que les barbes écossaises aiment à faire parler au sein de la nuit et de la tempête, sur les rochers caverneux, au bord des flots courroucés.

Il lutta longtemps contre les bruits de la foule. "Criez, disait-il, criez, je puis crier plus fort que vous, j'ai assez de poumons pour tenir une heure." Le peuple, à moitié fatigué et fasciné, finit par l'écouter parler, et peu s'en fallut que ceux qui avaient le plus crié ne l'applaudissent.

C'était Joseph Papin.

L'un des types les plus remarquables du Canada français, par le corps et l'intelligence; rejeton puissant d'une race d'hommes grands et forts comme des chênes. Il avait près de six pieds trois pouces et de l'intelligence en proportion, une poitrine capable de contenir une batterie, une taille qui joignait l'élégance à la vigueur, et dominant tout cela, une belle tête, une grande et magnifique figure brune, énergique, pleine de vie.

On s'arrêtait pour le regarder: "Quel bel homme!" se disait-on.

Aussi brave que fort, aussi dévoué à ses amis que terrible pour ses adversaires, ne craignant aucun danger, ne reculant devant aucun obstacle, prêt à rencontrer ses ennemis sur n'importe quel terrain.

Dans les émeutes de 48, à Montréal, il était déjà l'un des chefs de la vaillante jeunesse de cette époque mémorable. Il était du Club des Durs et marchait toujours au premier rang, lorsqu'il s'agissait d'un coup de main hardi, d'une entreprise périlleuse.

La fraude et la violence étaient les armes favorites du parti tory à cette époque. On s'emparait des polls et on en chassait, à coups de bâton, nos compatriotes.

Mais ceux-ci, comme on sait, ne laissèrent pas fouler aux pieds leurs droits et leurs libertés; à la suite des Papin, des Fortin, des Drolet, des Doutre, des Roy, des Dorion, des Laviolette et des Coursol, et de plusieurs autres, ils marchèrent bravement à l'ennemi et le forcèrent de baisser pavillon. Les rencontres étaient nombreuses, les coups de bâton, de fusil et de pistolet n'étaient pas rares.

Papin était à l'affaire du Royal Oak Inn, dont j'ai déjà parlé, et fut l'un de ceux qui firent le siège de cette auberge à coups de pistolet. Époque glorieuse où les Canadiens-Français marchaient en rangs serrés sous le drapeau de Lafontaine, à la conquête de nos libertés politiques! Honneur à ceux dont le courage fit alors respecter le nom

canadien et qui secondèrent si vaillamment le jeune chef que le Bas-Canada s'était donné!

Dans l'élection de M. Fabre contre le Dr. Nelson, pour la mairie, on retrouve Papin au milieu de l'agitation populaire.

L'excitation était grande.

La scission du parti Lafontaine venait de se faire. M. Fabre était appuyé par la fraction libérale dont il était l'un des chefs les plus honorables. Un jour, pendant la votation, il y avait un grand tumulte autour de l'Hôtel-de-Ville, les Irlandais, qui soutenaient le Dr. Nelson, avaient commencé la bagarre.

M. Coursol sortit avec M. Papin de l'Hôtel-de-Ville pour essayer de rétablir l'ordre. Ils se jetèrent tous deux au milieu de la foule. Papin avait à peine fait quelques pas qu'un coup de garçette lui fendait la tête et l'étendait par terre baignant dans son sang. La blessure était sérieuse; il en guérit lentement.

Je viens de mentionner son éloquence; le souvenir en est encore vivace dans tous les esprits. Il nous semble entendre les échos de cette immense voix qui ressemblait aux grondements du tonnerre ou de la vague qui se brise sur les flancs sonores d'un rocher. Quelquefois, lorsqu'elle s'élevait pour dominer les bruits de la foule, on aurait dit les rugissements du lion au sein d'une forêt agitée par la tempête.

Eloquence un peu rude, sauvage même, mais grandiose et pittoresque comme nos fleuves et nos montagnes, solide et imposante comme sa taille, expression d'une intelligence forte et indépendante et d'un jugement admirable. L'art n'y était pour rien; malheureusement, M. Papin, comme la plupart de nos hommes politiques, ne travaillait pas, il croyait avoir assez de la perception vive de son esprit et de la sûreté de son jugement. Il livrait son éloquence au hasard de l'inspiration.

Aussi, il n'a pas été au Barreau et à l'Assemblée législative ce qu'il aurait pu être avec de l'étude et du travail, ce qu'il serait devenu, peut-être, s'il ne fût pas mort si jeune.

Il a été surtout remarquable dans les assemblées populaires; le forum allait à sa grande taille, à ses vastes poumons. Le spirituel auteur de la *Pléiade*, comparant le parti rouge au Club de la montagne, disait que Papin était le Danton. Le peuple l'appelait tout simplement "le gros canon."

Il est deux circonstances surtout que ses amis aiment à rappeler à l'honneur de son éloquence.

Une fois, c'était en 1851; M. Papineau ayant été battu à Montréal, ses amis avaient posé sa candidature dans le comté des Deux Montagnes. C'est Papin qui fut chargé d'offrir l'illustre chef libéral aux suffrages des électeurs, dans une grande assemblée convoquée à St. André. Ce fut un véritable triomphe, il entraîna la foule et assura le succès de l'élection.

Une autre fois, quelques années plus tard, c'était à Verchères. On l'avait envoyé là combattre la candidature de Sir Georges. Il est des gens à Montréal, des amis passionnés de M. Papin, qui disent qu'ils n'ont jamais entendu et qu'il n'entendront jamais rien de pareil.

Il n'avait pas seulement la voix, la taille et l'énergie qui en imposent aux foules, il avait de plus le tact, la politesse et l'esprit qui les charment et les amusent. Il avait une manière de parler digne, honorable et instruc-

tive, il respectait son auditoire et gagnait sa confiance par le raisonnement plutôt que par le sentiment; son éloquence était plus imposante qu'émouvante, plus grandiose que chaleureuse. Supérieur aux hommes de son époque sous plusieurs rapports, il n'avait pas la chaleur, l'imagination, le style imagé, la phrase sonore, et même l'esprit brillant des Loranger, des Laberge, des Turcotte, des Chauveau et des Morin.

Un mot de son caractère.

Cet homme, à l'extérieur froid et imposant, était doux et enjoué comme un enfant, droit, franc, honnête et gentilhomme, libéral, généreux et dévoué à ses amis, à son parti, à ses principes. Il était aimé de tout le monde pour la franchise et la gaieté de son caractère, le charme de sa conversation. Sa parole était sacrée; il y tenait même lorsqu'il aurait pu la retirer sans se déshonorer. Malgré des embarras financiers qui furent le résultat de sa libéralité et de son dévouement politique, il ne cessa pas d'être honnête homme.

Il devait y avoir de l'avenir pour un homme si bien doué; la porte du succès devait s'ouvrir à deux battants devant lui. C'est ce qui arriva.

Après un brillant cours d'études au collège de l'Assomption, il venait à Montréal étudier le droit sous M. Ferréol Pelletier et ne tardait pas à fixer l'attention publique sur lui.

Il y avait alors à Montréal deux écoles où la jeunesse instruite faisait la lutte par la plume et la parole, et répandait son influence sur la société canadienne; c'était l'*Avenir* et l'*Institut-Canadien*. Papin devenait bientôt l'un des chefs dans ces deux écoles, il écrivait dans l'une et parlait dans l'autre avec succès, et se distinguait, comme je l'ai déjà dit, dans les luttes électorales par son courage et son patriotisme.

Il était l'un des soldats les plus brillants de la milice politique qui combattait sous Lafontaine.

Mais bientôt des murmures éclatèrent dans le camp libéral, on trouvait que Lafontaine n'allait pas assez vite; et Papineau venait de reparaitre sur la scène politique avec des idées et un langage capables de séduire cette jeunesse bouillante.

C'était d'ailleurs une époque d'effervescence démocratique: le souffle qui agitait les trônes en Europe était arrivé jusqu'à nos rivages.

La lutte constitutionnelle ne suffisait plus à ces esprits ardents, il fallait des réformes plus radicales, des mesures plus énergiques.

L'*Avenir* avait commencé à se faire l'écho de ces nouvelles aspirations de ces idées vagues de liberté qui flottaient dans l'air. Le *Pays* parut pour donner un corps plus solide à ces idées, une direction plus sage et plus pratique à ce mouvement.

Papin fut l'un des apôtres les plus ardents de cette révolution dans notre monde politique et social; il en fut peut-être l'âme, le porte-drapeau.

Les succès du parti libéral furent rapides. Deux ans après la fondation du *Pays*, en 1854, il emportait d'assaut une quinzaine de comtés.

Papin avait été élu à l'Assomption contre M. Siméon Morin, cette étoile brillante qui ne parut un instant à notre horizon politique que pour faire regretter son éclipse.

Quelque temps avant les élections, le parti libéral s'était réuni pour se nommer un chef. Plusieurs vou-

laient élire Papin, mais l'Hon. A. A. Dorion réunit la majorité des suffrages.

C'est le lieu de dire que Papin était fait pour le commandement; il en avait l'instinct et le caractère; tôt ou tard il serait parvenu au premier poste.

A un parti composé d'éléments si divers et dont les idées étaient plus ou moins antipathiques à la population, il fallait, peut-être, un chef comme Papin, un homme de son prestige et de son énergie, en supposant qu'il n'eût pas commis la faute de froisser le sentiment catholique.

Les nouveaux élus étaient pour la plupart des jeunes gens de talent, habiles dans l'art d'écrire et de parler. Jamais la Chambre d'Assemblée du Bas-Canada ne fut plus brillante, plus animée, jamais on y parla un plus beau langage.

Mais leurs succès réveillèrent les craintes et les alarmes que les imprudences, les exagérations de l'*Avenir* avaient déjà jetées dans l'esprit du clergé et de la population, et que leurs adversaires surent exploiter. Ils montrèrent plus de franchise que d'habileté, plus de talent que de tactique. Ils eurent le tort de ne pas comprendre leur temps, de méconnaître la force des traditions religieuses du Bas-Canada. Ce fut un malheur pour eux et pour le pays.

Papin, le plus hardi de tous, ne craignit pas de donner, sur la question des écoles mixtes, un vote réprouvé par la conscience de tous les catholiques de ce pays.

Il n'en fallait pas plus pour tuer un homme et même un parti.

Papin, défait aux élections de 1857, se remit à la pratique de sa profession et devint bientôt avocat de la Corporation, position lucrative et honorable qui devait lui permettre de rétablir l'ordre dans ses affaires, et de repaître bientôt sur la scène politique. L'âge, l'étude et la réflexion en eussent fait l'un des premiers hommes d'Etat et l'orateur le plus populaire du Bas-Canada. C'était ce que disait, le 26 février 1862, une foule nombreuse réunie autour de sa tombe dans le cimetière du village de L'Assomption.

Papin était mort !... à l'âge de trente-sept ans.

Il y avait deux hommes en lui : l'homme dont je viens de parler, si admirablement doué par la Providence de tous les dons du corps et de l'esprit, dont le jugement était droit et le cœur généreux, le logicien remarquable et le tribun puissant, dont les accents pouvaient remuer toute une nation, l'homme d'honneur et de talent qu'on aimait autant qu'on l'admirait.

Mais aussi il y avait l'homme de chair, au tempérament fougueux, au cœur ardent, aux fortes passions, à l'imagination hardie, à la nature impétueuse et indépendante, avide de plaisirs et de émotions.

Celui-ci tua l'autre.

Cet homme à la sève féconde, à la tête altière, on le vit s'affaïsser, se dessécher lentement, comme ces beaux et grands arbres que la foudre a frappés. Que c'était triste ! Il lutta pourtant contre la mort, il se cramponna avec désespoir à la vie qui lui souriait.

Lorsqu'il vit que tout était fini, lorsque, déjà, il avait un pied dans la tombe, il eut un moment de révolte, il recula épouvanté et voulut remonter la pente qu'il avait descendue degrés par degrés. "Mourir... s'écria-t-il avec énergie, en frappant du poing ses longs bras décharnés, sa vaste poitrine amaigrie..., non..., non..., il y a encore de la vie là-dedans... C'est impossible!..., c'est impossible!..."

Ce fut le dernier cri de la matière.

Il se recueillit un instant et redevint calme. Une grande pensée avait frappé sa belle intelligence :—il venait de comprendre la vanité des choses de la terre. Il trouva pour mourir ce qui lui avait manqué pour vivre.

L. O. DAVID.

N. B.—M. Papin a été pendant quelques années associé à M. Lafrenaye, de cette ville; lorsqu'il est mort, il pratiquait avec M. Cyrille Archambault dont tout le monde déplorait, il n'y a pas longtemps encore, la fin prématurée.

Il avait épousé mademoiselle Sophie Homier, maintenant mariée à M. Ferdinand David, membre pour la Division Est de Montréal. Il laissa une jeune fille, mademoiselle Papin, qui vient de terminer son éducation au couvent du Sacré-Cœur.

COURRIER D'ONTARIO.

Beaucoup d'écrivains de la presse française, et des meilleurs des plus autorisés par le caractère et par le talent, recherchent en ce moment quelles sont les causes qui ont amené, dans les âmes et dans les cœurs, ces désordres violents qui ont fait les scélérats dont Paris a subi le joug sous le règne de la Commune. Ces articles sont intéressants à plus d'un titre, et quelques-uns ont une portée générale, qui fait qu'ici même nous pouvons en appliquer la doctrine et l'enseignement.

Il y a une page remarquable, sous ce rapport, dans une étude que publie la *Revue des Deux-Mondes*, sous ce titre : *La fin de la Bohème*.

M. E. Caro, l'auteur de cet article, regarde le règne de la Commune comme l'invasion de la bohème littéraire dans un

gouvernement fait à son image, mais une bohème arrivée à un degré épouvantable de perversion intellectuelle et morale.

Puis il se demande quelles sont les causes qui ont surexcité jusqu'au délire, jusqu'au crime, ces vanités d'abord inoffensives, puis envieuses, à la fin démoniaques. Il cite alors le passage ci-dessous d'un chapitre des *Réfractaires*, de Jules Vallès, pour déterminer la part qu'il faut attribuer aux influences littéraires, dans la recherche de ces causes. Ce chapitre porte pour titre : *Les Victimes du lièvre*. Or, le lièvre peut faire des victimes partout, ici comme en France, comme ailleurs, comme partout.

..

Il commence à peu près ainsi : "Cherchez la femme, disait un juge. C'est le volume que je cherche, moi, le chapitre, la page, le mot... joie, douleurs, amours, vengeances, nos sanglots, nos rires, les passions, les crimes, tout est copié, tout. Pas une de nos émotions n'est franche : le lièvre est là... Combien j'en sais, de ces jeunes gens, dont tel passage, lu un matin, a dominé, défait ou refait, perdu ou sauvé l'existence ! Souvent, presque toujours, la victime a vu de travers, choisi à faux, et le lièvre la traîne après lui, faisant d'un poltron un crâne, d'un bon jeune homme un mauvais garçon, d'un poitrinaire un coureur d'orgies, un buveur de sang d'un buveur de lait, une tête-pâle d'une queue rouge... Balzac, par exemple, comme il a fait travailler les juges et pleurer les mères ! Sous ses pas, que de consciences écrasées ! Combien parmi nous se sont perdus, ont coulé, qui agitaient au-dessus du boubier où ils allaient mourir, une page arrachée à la *Comédie humaine* ! On ne parle que par millions et par ambassades là-dedans... La patrie tient entre les mains de quelques farceurs, canailles à faire plaisir, spirituels à faire peur, qui allument des volcans avec le feu de leur cigare, écrasent vertu, justice, honneur, sous la semelle de leurs bottes vernies... Que j'en ai vu de ces grands hommes de la province à Paris !... Combien on en a reconduit, de brigade en brigade, de ces illusions perdues ! Les plus heureux jouent au La Palférine dans les escaliers de ministères, les antichambres de financiers, les cafés de gens de lettres, et font des mots, n'ayant pu faire autre chose ! Ils attendent l'heure de l'absinthe, après avoir laissé passer celle du succès."

..

M. Caro est d'avis qu'il y a là de terribles vérités ; et du reste, les faits le prouvent surabondamment.

Ecoutez bien ces paroles, pères et mères de familles, qui avez à veiller encore sur l'éducation de vos enfants : le roman moderne a sa part et une lourde part dans la responsabilité des derniers événements. Les exemples qu'il a donnés d'élégante friponnerie et de dépravation spirituelle, ont ébloui et fasciné nombre d'esprits faibles, que protégeait mal contre leurs propres penchants l'incertitude morale de la société et du temps où nous vivons. Beaucoup de ces malheureux, qui n'ont fait leur éducation morale que dans ces livres, se sont conduits à travers le monde réel comme ils l'eussent fait dans le monde de ces fictions grossières et corruptrices. Ils se sont dit qu'ils feraient leur chemin dans la vie, et qu'ils tourneraient l'obstacle, s'ils ne pouvaient le surmonter en face. "Il faut entrer dans la société comme un boulet de canon ou s'y glisser." Ils étaient bien résolus à s'y glisser, s'ils n'étaient pas les plus forts. L'essentiel était de se faire une place à tout prix. Quand on n'est pas le plus fort, il faut être le plus fin....

..

On le voit, lecteurs, si le roman est amusant, il a bien ses dangers.

..

Pontmartin, dans le *Correspondant*, tombe également sur Balzac.—"Balzac, dit-il, a été le précurseur, que dis-je ? l'introduit des routes et des viveurs, héros de coulisses et de bouloirs, qui sont devenus, par le conseil de leurs créanciers, les hommes du coup d'Etat; des jeunes ambitieux, bouffis d'orgueil, sans expérience et sans génie, qui, après avoir appris, dans les crémiers, la politique et la guerre, se sont improvisés organisateurs, dictateurs et stratèges au profit des Prussiens; et enfin des scélérats, qui ont réuni en leurs personnes, dans l'insurrection communiste, les deux genres d'hostilités auxquelles la société risque de tomber, si elle n'y prend garde : la démagogie et le crime."

Pontmartin n'oublie pas que Balzac s'est tout spécialement attaché à développer cette idée, à savoir : que la société française va de mal en pis, parce que le gouvernement s'obstine à n'employer que des vieillards, parce que la *gérontocratie* comprime et laisse mourir de faim toute une génération de jeunes hommes de génie... Eh bien, l'occasion est venue; elle s'est même multipliée sous forme de révolution. Elle a ouvert toutes les portes des palais et des chancelleries à tous ces jeunes martyrs du monopole des Mathusalem de la politique... En 1848, ils n'ont été que dangereux, tapageurs et impuissants; en 1870, ils ont été incapables et funestes; en dernier lieu, la jeunesse révolutionnaire a été représentée par les septuagénaires Crémieux, et Glais-Bizoin, par les sexagénaires Jules Favre, Arago et Pelletan; et, au bout de trente-deux ans, c'est M. Thiers, trop vieux en 1839 au gré de M. de Balzac et de ses héros, qui s'est trouvé seul assez jeune pour conjurer les périls et atténuer les désastres accumulés par la tardive jeunesse de M. Crémieux et la précoce expérience de M. Gambetta. Il y a là de bien dures vérités pour le parti républicain....

..

Nous avons célébré, mardi dernier, le centenaire de Sir Walter Scott. Cette petite fête a valu aux employés des banques, du commerce, ainsi qu'aux fonctionnaires des ministères et des chambres, un joli congé, qu'ils ont employé en parties de chasse, de pêche, de canotage, etc., etc. Je suis sûr qu'ils trouvent tous à présent que Walter Scott est le plus grand des romanciers. Il faut dire que le matin, plusieurs de ces heureux mortels étaient dans l'incertitude. Ils n'osaient pas se risquer au dehors de la ville. C'est, voyez-vous, qu'il y avait tout à la fois apparence de pluie et de beau temps.

Alors, en attendant le réveil du soleil, vers midi, ils faisaient ce spirituel calembour, qui eut un rare et légitime succès :

—Pleura-t-il ? Ne pleura-t-il pas ? Avec un temps pareil on ne sait pas à quoi centenaire !

..

Une réclame que je recommande à qui de droit. Cela se débite sous forme de prospectus. Au recto, se trouve une annonce banale d'un M. Crépín, qui vend tout ce qu'on veut, depuis des montres jusqu'à des journaux, en passant par des chapeaux et des livres.

Ceci n'a rien que d'ordinaire, mais le verso est tout un poème.

Au milieu se trouve une image représentant un monsieur à l'œil satisfait et goguenard, assis dans un grand fauteuil. Ce grand fauteuil est lui-même fiché au haut d'une colonne sur le chapiteau de laquelle on lit : BONNE RENOMMÉE.

Le long de cette colonne, des bouchonniers essayent, mais en vain, de se pousser les uns les autres, tandis qu'à droite un monsieur est précipité d'une échelle qui se brise, et qu'à gauche un autre concurrent voit se casser une corde qui devait l'amener au sommet du monument.

Au-dessous de ce chef-d'œuvre de composition, on lit :

Quelques brocanteurs,
déguisés en concurrents de la maison

CRÉPIN AINÉ

ÉPROUVENT DES MALHEURS

qui les empêchent d'arriver à la bonne
renommée,

TOUT CELA

parce qu'ils ne savent pas que,
pour arriver à une bonne renommée,

IL NE FAUT NI ÉCHELLES,

NI FICELLES,

mais du travail et de la loyauté.

..

Un vrai mot de journaliste dans la bouche d'un prince. C'est l'héritier de la couronne d'Autriche qui l'a commis.

Ce prince était en tournée officielle. Un peu fatigué des harangues, il suivait tout pensif une belle route ombragée, silencieuse et solitaire, et comme un courtisan de sa suite lui demandait s'il était content de cette excursion :

—Oh ! oui, répondit-il, car au moins les che aux ne font pas de discours.

Hé, hé, prince, c'est peut-être pour cela que Buffon a déclaré, du haut de ses manchettes, que le cheval était le plus noble des animaux....

..

Vraiment, cela rappelle Henri IV, le spirituel Béarnais.

Henri IV était donc de passage à Amiens, et au moment où il entra dans la ville, les députés vinrent le recevoir et le complimenter; un d'eux débuta ainsi :

—"Roi très-grand, très-bon, très-clément, très-magnanime..

—"Ajoutez aussi : et très-las," interrompit le roi.

Et il s'en alla dîner, mais au moment d'entrer dans la salle, un orateur l'interpella ainsi :

—"Agésilas, roi de Lacédémone, sire....

—"Ventre-saint-gris, s'écria le Béarnais, j'ai bien entendu dire quelque chose de cet Agésilas, mais il avait dîné, et je suis à jeun, moi..."

..

Henri IV savait également témoigner sa reconnaissance à propos. Un jour qu'un envoyé d'Espagne s'étonnait de voir le prince entouré et pressé par une foule de gentilshommes :

—"Si vous m'aviez vu un jour de bataille, fit-il, ils me pressaient bien davantage."

..

Une jolie annonce, tirée d'un journal belge :

"Un jeune homme ayant une belle position et une belle main, désire épouser une jeune personne d'un intérieur agréable. Répondre aux initiales E. D. M.—Y joindre la photographie, si possible."

Il me semble que ce n'est guère possible....

C. T.

M. de Thémis vient de publier, dans la *Patrie*, à propos de la première communion qui a eu lieu récemment dans l'église de la Trinité, quelques pages religieuses et poétiques, dont nous sommes heureux de faire profiter nos lecteurs :

LE PLUS BEAU JOUR DE LA VIE.

Ce n'est pas encore dans les salles de spectacle que nous pouvons aller entendre ces accords et ces chants qui, depuis dix mois, nous font défaut. Les derniers que nous y entendîmes furent les hymnes de guerre, les chants du combat. Avec quel enthousiasme patriotique on en répétait en chœur le fier refrain ! Avec quelle ardeur belliqueuse ! Puis les tristes nouvelles se succédèrent, opiniâtres, décourageantes, incroyables à force d'être terribles ; les chants, sinon l'ardeur guerrière, s'éteignirent graduellement.

Vinrent ensuite les tristesses du siège avec leur hâve cortège, les souffrances de la famine, les angoisses de l'isolement, plus cruelles encore que celles de la captivité elles-mêmes, et les moroses abattements d'une paix dont le sabre du vainqueur traça les humiliantes conditions. Il n'importe; sanglante et humiliée, la France n'aurait pas tardé à se relever. L'ennemi la regardait déjà avec défiance, lui qui l'avait tenue un moment sous son genou; il se demandait si l'altière vaincue, une fois ses blessures cicatrisées, ne quitterait pas ses vêtements de deuil pour tirer de nouveau l'épée et revenir au combat;—quand un nuage de sang passa sur le front de Paris et affola son cerveau.

Plus de chants de guerre, cette fois, mais les obscènes chansons de l'orgie, de "l'orgie rouge". Le vainqueur lui-même, étonné, méfiant d'abord, se rassura et sourit de son sourire sinistre. Toutes les furies de l'enfer s'étaient déchaînées sur la capitale, qu'il observait des remparts de nos forteresses; soudain il tressaillit, une secrète épouvante le fit frissonner; il songea à ce qui aurait pu lui arriver si cette infernale légion s'était ruée sur lui au lieu de s'acharner à ceux-là mêmes qui l'avaient combattu. Et l'orgie faisait rage toujours; la torche éclairait de ses sanglantes lueurs, et l'on entendait les gémissements et le râle des victimes lâchement assassinées...

Aurait-on osé regretter les accords et les mélodies des salles de spectacle ?

Ce n'est pas là qu'on peut encore les chercher, disions-nous. —Où donc alors ?—Dans les églises, dans ces mêmes églises où résonneront d'impurs propos, et que les sectaires avaient choisies pour y tenir leurs comices impies. Ces églises, d'où quelques-uns des pasteurs furent arrachés et n'y sont revenus que pour y trouver, martyrs glorieux, l'asile des trépassés, ces églises nous sont enfin rendues, et elles retentissent de nouveau des célestes cantiques. A défaut d'autres mélodies, c'est donc de celles-ci que nous nous occuperons, et elles valent bien les cavatines et les duos d'amour des scènes musicales. Interrogez plutôt les œuvres de Marcello et de Palestrina, de Pergolèse et de Mozart; de Pergolèse, dont le *Stabat* est le plus précieux fleuron de sa couronne immortelle; de Mozart, l'artiste croyant, le chanteur chrétien, qui voulut clore le volume de sa vie simple, laborieuse et presque austère, par une page de piété. Il

écrivit cette page religieuse, et mourut. Tel le fidèle, avant de fermer les yeux au sommeil, adresse pieusement sa prière à l'Eternel.

On se rappelle, en songeant à ces maîtres, ce que Chateaubriand dit des bardes dans son *René* : « Ces chantres sont de race divine ; ils possèdent le seul talent incontestable dont le ciel ait fait présent à la terre. Leur vie est à la fois naïve et sublime ; ils célèbrent les dieux avec des bouches d'or et sont les plus simples des hommes ; ils causent comme des immortels ou comme de petits enfants ; ils expliquent les lois de l'univers et ne peuvent comprendre les affaires les plus innocentes de la vie ; ils ont des idées merveilleuses de la mort et meurent sans s'en apercevoir, comme des nouveaux-nés. » Ne croit-on pas revoir Pergolèse et Mozart, tous deux si naïfs et si sublimes ; qui, tous les deux, nous ont laissés les plus beaux chants funéraires, « par l'idée merveilleuse qu'ils avaient de la mort, et qui se sont éteints, chers à Dieu, comme de petits enfants ? »

Rien de plus doux, de plus suave dans leur charmante naïveté, que les cantiques entonnés en chœur par cette blanche cohorte de toutes jeunes filles un jour de première communion. On parle tant des prodiges opérés par les maîtres orphéonistes. Sans vouloir le moins du monde amoindrir leur mérite, ne pensez-vous pas que leur tâche est rendue bien plus aisée par ce don natif de la mélodie (quoiqu'il ne s'agisse ici que de l'émulsion), qu'on est forcé de reconnaître aux enfants ? C'est bien cette musique simple, modeste, empreinte cependant d'un sentiment si religieux, qui fait rêver les hymnes célestes que les phalanges ailées chantent autour du trône du Seigneur, aux accompagnements de la harpe d'or de Cécile, cette muse divine du Christianisme !

Nous étions, jeudi dernier, à l'église de la Trinité, pillée naguère par les forbans de la Commune et dont les portes gardent encore les traces de la bataille. Elles s'ouvraient pour la cérémonie d'une première communion, si cruellement retardée par la tyrannie des insurgés. La grande nef était pleine. Au milieu, dans un espace réservé, plus de deux cents enfants, les jeunes filles à gauche, les garçons à droite, longuement et patiemment catéchisés, par ces dignes et excellents prêtres, vrais successeurs des apôtres du Christ, étaient prêts à recevoir le double sacrement de l'Eucharistie, et de la Confirmation.

Quand ce blanc essaim de jeunes filles se levait ou s'agenouillait en mesure, on eût dit des vagues de neige onduyantes.

Un rayon de soleil, tamisé par les verrières des chapelles, int irisait cette masse floconneuse, tout à l'heure d'une blancheur immaculée. Puis l'orgue fit entendre ses graves harmonies et les voix des enfants s'y marièrent comme les tintements de la harpe aux ondes sonores de l'orchestre. Non, celui qui n'a pas entendu ces voix si argentines, si pures, si émaillées, s'élever en un aussi parfait ensemble et monter au ciel avec les sirènes parfumées de l'encens, n'a pas, ne peut avoir l'idée de cette nouvelle puissance de la musique. Naïfs sont les vers qui chantent ces voix suaves ; naïf est l'air sur lequel elles les chantent, mais air et paroles revêtent je ne sais quelle vertu nouvelle, qui les transforme, les élève, les divinise.

Mon bien-aimé ne paraît pas encore :
Trop longue nuit, dureras-tu toujours ?
Tardive aurore,
Hâte ton cours !
Rends-moi Jésus, ma joie et mes amours,
O jour heureux, quand te verrai-je éclore !
De ton flambeau déjà les étincelles,
Astre du jour, font tressaillir mon cœur :
Oui, tu m'appelles,
O mon Sauveur !
Servez mes vœux, avancez mon bonheur ;
Anges du ciel, portez-moi sur vos ailes.

Et les anges, appelés si chaleureusement, par leurs sœurs d'ici-bas, ne tardent pas à sillonner l'espace pour descendre auprès d'elles, recueillir les ferventes prières de ces jeunes cœurs tout enflammés de l'amour divin et les porter aux pieds de Dieu.

Lors les jeunes filles de reprendre :

Pour tous vos bienfaits,
Que vous offrir, ô divin Maître ?
Je me donne à vous pour jamais.
En moi je sentis naître
Les transports les plus doux,
Quand je pus vous connaître
Et m'attacher à vous.

Ne croirait-on pas entendre les accents passionnés de la mystique fiancée du Cantique des cantiques, quand son époux bien aimé l'appelle par ces mots : « La terre s'émaille de fleurs, le moment de chanter est arrivé ; on entend la tourterelle roucouler... O toi, ma colombe, qui te cache dans les anfractuosités du rocher, montre-moi ton aspect, laisse-moi entendre ta voix, car ta voix est suave et ton aspect est si beau ! »

Et on se souvient, à la vue de ces blanches créatures, des paroles que le saint homme fait entendre à l'oreille d'Atala : « Déjà le vêtement blanc et la couronne éclatante des vierges se préparent pour vous sur les nuées ; déjà j'entends la Reine des anges qui vous dit : Venez, ma digne suivante, venez, ma colombe, venez vous asseoir sur un trône de candeur. Venez, rose mystique, vous reposer sur le sein de Jésus-Christ. »

Puis tous ces yeux se noient des larmes les plus douces qu'on versera dans la vie, et quand plus tard le digne prélat est venu imprimer sur le front de tous ces enfants, que la ferveur avait transfigurés, le signe indélébile du chrétien, il lui a semblé voir, avec le chrême de la Confirmation, de lumineuses auréoles autour de leurs fronts, comme celles des bienheureuses, des nimbes d'or comme ceux des séraphins.

Et les hymnes saintes résonnent toujours dans la nef, où les parents couvent de leurs regards extatiques ces jeunes élus du Seigneur ; et l'orgue soutient toujours ces douces voix de ses accords puissants. Oh ! décidément, ces chants sont beaux, décidément, cette musique est attrayante, car elle s'inspire d'un sentiment bien autrement sublime que les mortelles passions. Demandez plutôt à des enfants, interrogez-nous nous-mêmes en nous remémorant les pénétrantes émotions du plus beau jour de notre vie !...

M. DE THÉMINES.

LES GÉNÉRAUX ET OFFICIERS DE L'ARMÉE FRANÇAISE.

Nos généraux parlent beaucoup, pour se dédommager sans doute de n'avoir pu mieux agir. Discours, brochures, livres même, il n'y en a que pour eux. Où est le temps où les gé-

raux n'écrivaient qu'avec leur épée ? C'était le bon temps. Mais aujourd'hui ils veulent tous imiter César, du moins avec la plume, et ils composent fièrement les *Commentaires* de leurs défaites. Leur propre apologie, et l'accusation de leurs collègues, c'est entre ces deux points qu'ils se partagent. Les récriminations fleurissent surtout parmi les anciens officiers de l'armée du Rhin, qui se renvoient l'un à l'autre la responsabilité des revers, et l'apologie, parmi les officiers de Gambetta, formés en société d'admiration mutuelle.

La plupart mêlent agréablement les deux choses. Il n'y a guère d'exception que pour Bourbaki et MacMahon, qui ne sont pas les moins méritants. Tous les autres à peu près, y compris Bazaine et sans en excepter Trochu, ont écrit leurs *Commentaires*, et ceux qui n'ont pu arriver jusqu'à la brochure ou jusqu'à la tribune se dédomment amplement, dit-on, dans la commission d'enquête.

Nous avons eu une brochure du général de Failly, une de Frossard, une de l'ex-empereur, une du général Deligny contre Bazaine, les lettres du général Coffinières, qui accuse et se défend, et nous avons, hier encore, la lettre du général Pajol, qui égratigne en passant le général Trochu, et dit verbalement son fait au général Wimpffen, accusé assez nettement d'avoir été, par son incapacité et sa présomption, la cause du désastre de Sedan. Nous en aurons sans doute, la semaine prochaine, une autre du général Wimpffen, qui rejettera tout sur le général Pajol.

Le général Chanzy achève son livre. Le général Faidherbe vient de publier une forte brochure sur les opérations de l'armée du Nord. J'ai lu hier un opuscule sur le général Cremer, où il est dit qu'il a excité l'admiration de l'Europe. Le général Billot doit préparer la sienne sans compter le discours qu'il a tout l'air de ruminer à la Chambre. Le brouillant général Ducrot médite certainement un grand coup, et quelque jour il déchirera les voiles. Je ne parle pas du général Cathelineau, dont le livre ne m'est point encore passé sous les yeux, et j'en oublie dix autres. Ce qui ressort de plus clair de tout cela, par malheur, c'est que nous avons été battus. Toutes les brochures du monde ne changeront rien à cette conclusion.

Je vois des gens bien frappés de l'attitude qu'ont prise dans les élections un certain nombre de généraux, tout au moins ceux de Gambetta, de leurs prétentions à se poser en personnages politiques en républicains, en chef de parti. Il ne nous manquerait plus que d'avoir les mœurs militaires de l'Espagne, pour nous acheminer de là à celles du Mexique et des républiques espagnoles de l'Amérique du sud, où les grosses épaulettes passent leur temps à faire des *pronunciamientos* tous les quinze jours. — J'en vois qui sont plus frappés encore de l'antagonisme chaque jour plus prononcé entre l'armée du Rhin et les armées du Nord, de l'Est et de la Loire.

On raconte que, dans les *mess*, les officiers de l'un et de l'autre parti — car ce sont bien deux partis qui se trouvent en présence — ne veulent pas s'asseoir à la même table. Si l'armée se divise, comme le pays lui-même, quelle force nous restera-t-il ? Mais si nos généraux se font écrivains et avocats, cela nous achève. Qu'ils songent au proverbe oriental : « La parole est d'argent, mais le silence est d'or. »

UN NOUVEAU TROPMAN.

UNE FEMME ACCUSÉE DE 11 MEURTRES.

Cette femme, nommée Lydia Dambury, naquit à Burlington N. J. A 17 ans, elle fit connaissance d'Edouard Strick, officier de police à New-York, et se maria avec lui. Il avait deux enfants, maintenant en pension, d'une première femme. Le nouveau couple vécut ensemble sept ans, et six enfants vinrent couronner ce mariage. Son mari meurt soudainement. Dans l'espace de deux ans, ses six enfants suivirent leur père, et personne ne put dire au juste de quoi ils étaient morts, sinon qu'ils mouraient tous subitement. Mme Strick se mit courrière, et, au bout de deux ans, elle fit la connaissance d'un M. Hurlbert, qui passait pour être dans de bonnes affaires. Elle se lança dans ce nouveau mariage et témoigna la plus grande tendresse pour ce nouvel époux, au point qu'il passa un papier lui laissant tous ses biens au cas où il mourrait avant elle. Tout alla donc on ne peut mieux jusqu'au jour où le Dr. Church fut appelé pour soigner le « bon vieux Hurlbert », comme on l'appelait dans le quartier. Le Dr. effrayé de l'état critique du malade, recourut à une consultation de médecins. Mais le pauvre M. Hurlbert mourut avant leur décision et fut enterré aussitôt. Dans la rue, le Dr. Pinney dit au Dr. Church : « Quelle maladie avait Hurlbert, à votre avis ? » « Je ne puis dire au juste, répliqua Church, mais j'ai étudié le cas, et cela m'a paru un empoisonnement par l'arsenic. »

Cette conversation transpara dans le public et y créa une grande sensation, mais sans autre suite. Nelson H. Sherman était un habile mécanicien, aimé pour son esprit et sa gaieté. Son seul défaut, paraît-il, était la générosité. Il y avait environ dix-huit mois que sa femme était morte, lui laissant quatre enfants, le plus vieux un fils, nommé Nelson, âgé de 17 ans ; une fille, Addie, 18 ans, un autre garçon, Nattie, 4 ans, et un bébé de dix-huit mois.

La veuve Hurlbert trouva moyen de le fasciner. Le mariage fut célébré le 1er septembre 1870. La première victime de cette fatale alliance fut le jeune enfant de M. Sherman, qui succomba après quelques jours de maladie. Ensuite ce fut le tour de sa fille bien-aimée. Elle était dans la fleur de l'âge, dans la force de la jeunesse et de la beauté, et faisait les délices de son père et d'un cercle nombreux d'amis.

Rien ne peut arrêter le cours fatal de sa destinée. Cette tigresse, qui s'est successivement appelée Mme Strick, Hurlbert, et enfin Sherman, a décidé sa mort. La jeune fille est atteinte du même mal : douleurs aiguës à la tête et dans l'estomac avec une fièvre intense, et, malgré les soins de plusieurs médecins, elle va rejoindre sa jeune sœur dans la tombe.

Ces événements et plusieurs autres rendirent Sherman malheureux et, pour se dissiper, il se précipita dans toutes sortes de plaisirs, où il ne trouva que misères et maladies. Sa femme le soigna quelque temps avec beaucoup de soin, lui donnant chaque soir une potion calmante. Mais enfin, elle crut, paraît-il, le moment propice arrivé, et le 1er juin, Sherman, après avoir bu son breuvage accoutumé, se sentit pris d'un violent mal de tête, et de crampes à l'estomac. Malgré les soins empressés des Drs. Pinney et Deardsley, il mourut après deux jours d'horribles souffrances. Les deux docteurs se décidèrent (il était temps) à un examen *post mortem* : l'estomac et le tiers du foie furent enlevés et envoyés au professeur Baker, à New-Haven, pour être analysés.

Après trois semaines, le professeur répondit que le foie était saturé d'une dose d'arsenic suffisante pour tuer trois hommes. Alors le plus secrètement possible (les soupçons étaient enfin excités) les corps des trois dernières victimes furent déterrés

et soumis à l'analyse chimique. Dans tous on trouva les traces de l'arsenic.

Mme Sherman fut arrêtée à Philadelphie, chez sa sœur où elle était en promenade. Elle a accepté son sort avec une parfaite indifférence. — *Courrier de l'Illinois*.

UNE OPINION QUI EN VAUT LA PEINE.

Ce dont la France a réellement le plus besoin aujourd'hui, c'est de discipline sociale.

C'est là une maxime que proclamait dernièrement le colonel Stoffel dans une préface servant de commentaire à la réimpression des rapports qu'il avait jadis adressés de Berlin au gouvernement de Napoléon III et que ni celui-ci, ni le maréchal Leboeuf n'avaient lus. Ces rapports faisaient preuve d'un si grand esprit d'observation et de divination qu'on s'était étonné que leur auteur n'eût pas été appelé à remplir un rôle marquant sous le gouvernement de la défense nationale. Le baron Stoffel, resté simple colonel, accuse le général Trochu de s'être opposé à ce qu'il fut fait général de brigade, et ce déni de justice n'ayant pas été réparé par le gouvernement de M. Thiers, le colonel, naturellement aigri, trouve tous les hommes politiques et militaires qui ont pris la succession du gouvernement impérial encore plus ineptes et plus coupables que lui. Il ne ménage pas plus M. Thiers et le Maréchal MacMahon que MM. Jules Favre et Trochu. Il les accuse tous de tromper la France en lui faisant croire que notre armée actuelle est la plus belle que nous ayons jamais eue, comme l'a dit M. Thiers dans un élan de reconnaissance et de fierté. Suivant le colonel Stoffel, ce qui fait la force du Prussien, c'est l'esprit de discipline qui lui est inculqué dans la famille. Dans l'armée française, au contraire, la discipline n'a jamais été que fictive, car on ne saurait appeler autrement celle qui ne s'obtient qu'à l'aide de punitions et de moyens de répression. Pour refaire l'instruction et l'éducation données à la jeunesse française, « la première chose, dit le militaire moraliste, serait de réagir contre le manque de foi religieuse qui envahit les âmes. Grave question, pivot de toutes les autres ! »

LE CRIME DE VERSAILLES.

Nous lisons dans le *Figaro* du 5 août le récit d'un bien tragique événement :

« M. Heulette est un ancien chef de gare des chemins de fer de l'Ouest, anciennement attaché à la gare des Chantiers et mis à la retraite, il y a quelque temps. Il avait épousé une anglaise, et de ce mariage étaient nées quatre demoiselles toutes plus charmantes les unes que les autres.

« La plus jeune, qui pouvait avoir dix-sept ans au plus, était allée hier, pour se distraire, travailler chez une personne demeurant à Versailles, rue du Champ-Lagarde. Vers midi, un jeune homme, qu'elle connaissait pour l'avoir rencontré quelquefois, s'approcha d'elle, et, sans dire un mot, lui porta trois coups de couteau. L'un entra profondément dans le sein, l'autre frappa dans la bouche. Le troisième lui fendit le front. Cette pauvre malheureuse eut à peine le temps de pousser quelques cris, de se débattre dans la rue et de tomber raide.

« L'assassin fut immédiatement arrêté, sans faire la moindre résistance. Il se nomme Guy, peintre en bâtiments, demeurant dans la rue où a lieu le crime. « Vous n'avez pas besoin de me bousculer, dit-il à ceux qui l'arrêtaient. Je sais ce qui m'attend. Elle a eu l'étreinte de mon couteau. » Effectivement, il venait de l'acheter. La lame a entièrement pénétré dans le sein de mademoiselle Heulette.

« On emmena l'assassin à la prison, M. le procureur de la République et le juge de paix se transportèrent immédiatement sur le lieu du crime pour procéder aux constatations légales.

« Une heure après, on emmena Guy pour la confrontation. Il ne manifesta aucun repentir. « J'étais jaloux, et on m'avait dit qu'un autre lui faisait la cour. »

« Ce qui est inexplicable dans cette affaire, c'est que Mlle Henriette n'était même pas fiancée à son assassin, qu'elle connaissait à peine.

« Au moment de le reconduire en prison, il demanda la permission d'embrasser le cadavre de sa victime, puis il se laissa emmener docilement.

« Deux personnes, un soldat du génie et un jeune homme qui passaient dans cette rue très-déserte d'ordinaire, ont été les seuls témoins du crime. Leurs secours étaient inutiles.

« Le corps de la victime a été ensuite remis à la famille. Inutile de peindre le désespoir qui règne dans cette maison. »

Les journaux anglais racontent l'anecdote suivante, qu'on ne lira pas sans intérêt :

La reine Victoria fait de temps en temps des courses à pied aux environs du château d'Osborne.

Quelques jours après son arrivée dans cette dernière résidence, Sa Majesté, accompagnée d'une de ses dames d'honneur, s'en revenait au château, lorsqu'elle aperçut une pauvre femme qui travaillait dans un champ de pommes de terre.

A côté se trouvaient plusieurs bêtes témoignant que la vieille femme avait des compagnons de travail.

La reine s'arrêta un instant :

— Vous travaillez seule, ma bonne femme ? lui demanda-t-elle en s'asseyant sur le tronc d'un arbre abattu.

— Il le faut bien ; les autres sont partis. On dit que la reine est arrivée, et ils ont voulu la voir.

— Pourquoi n'avez-vous pas fait comme eux ? demanda Sa Majesté.

La femme haussa les épaules.

— Moi ! et pourquoi faire ? dit-elle. Est-ce que vous croyez que je vais me déranger pour voir la reine ? Ça me rapporterait grand-chose ! Les fous qui sont allés rôder autour du château perdront une demi-journée de travail, voilà tout. Moi, je suis trop pauvre pour ça. J'ai cinq enfants à nourrir et un homme qui est malade,...

La reine prit la bourse de sa dame d'honneur et en versa le contenu dans la main de la vieille femme stupéfaite.

— Ma bonne femme, dit-elle, vous pourriez dire à vos amis qui sont allés voir la reine que la reine est venue vous voir.

CHEZ L'HORLOGER.—Un matelot entre chez un horloger pour faire réparer sa montre. L'horloger lui fait remarquer que la réparation coûtera le double de ce que la montre a pu coûter.

— Peu m'importe, dit le marin, je donnerai volontiers le double. Pour l'avoir je n'ai eu qu'à flaqueur un coup de poing sur la tête de celui qui la portait ; si vous la réparez, je vous promets de vous en administrer deux.

"DODO, L'ENFANT, DO."

(Berceuse pour les enfants petits et grands.)

I.

Citoyens d'un pays libre,
Pour maintenir l'équilibre
Dans notre gouvernement,
N'essayons aucunement
De protester, de nous battre,
De faire le diable à quatre;
Endormons les mécontents
Et leurs mécontentements :

Dodo, l'enfant, do,
L'enfant dormira tantôt.

II.

"Renversons le ministère,
"Et remuons ciel et terre!"
Dit un adversaire ardent,
"J'ai contre eux tous une dent,
"Contre tous ces fiers ministres
"Qu'un journal appelle : *eunistes*."
De tant de bruit sort souvent
Du vent et rien que du vent :

Dodo, l'enfant, do,
L'enfant dormira tantôt.

III.

On nous annonce un programme
Pour le salut de votre âme,
Cher lecteur, et pour le mien,
Soit pour notre plus grand bien...
[Mais au lecteur bienveillant,
Avec mainte parabole,
Pourquoi vanter ce bébé
Qu'aux *hustings* on a tué?]

Dodo, l'enfant, do,
L'enfant dormira tantôt.

IV.

Un quidam plein d'espérance,
Pousse un cri de délivrance:
Monsieur est républicain
Et veut être Américain.
En France, la République,
Aux cris de la vieille Clique,
Cause de sanglants dégâts...!
Du sang! moi, je n'en veux pas!

Dodo, l'enfant, do,
L'enfant dormira tantôt.

V.

Gardons la foi de nos pères
Et les avis de nos mères,
Vieilles institutions
Et saines traditions.
Doctrines par trop farouches,
Novateurs aux regards louches,
Mieux vaut notre petit train
Et, pour vous, notre refrain :

Dodo, l'enfant, do,
L'enfant dormira tantôt.

E. B. DE ST. AUBIN.

JEUNE LORETTE, QUÉBEC, 15 août, 1871.

REVUE ÉTRANGÈRE.

FRANCE.

La situation se tend de jour en jour; la nouvelle crise prévue depuis longtemps approche avec toutes ses horreurs. La dépêche du 16 qui nous annonçait ces tristes choses, était ainsi conçue :

"Une dépêche spéciale reçue de Paris, mande que la ville est très-excité. Des pelotons de personnes s'assemblent et discutent la prolongation de la charge de Thiers et le rétablissement de l'empire."

"Hier, c'était la fête de Napoléon, et plusieurs partisans de l'empire sont venus dans la ville et se sont montrés sur les places publiques. Plusieurs rumeurs circulent que les bonapartistes incitent les militaires et les masses à s'élever contre le gouvernement actuel."

"L'ancienne armée, comprenant les prisonniers de retour de l'Allemagne, montrent des signes de mécontentement. Les officiers et les soldats sont jaloux de la nouvelle armée formée par Gambetta et se plaignent que leur avancement a été retardé par la nouvelle organisation. On dit tout bas que l'armée, au moins les anciennes troupes impériales, se révolteront contre le gouvernement de Versailles, déclareront le Maréchal McMahon Régent, et demanderont l'empire."

"On croit aussi que les Orléanistes complotent un coup d'Etat, à cause de la proposition de faire Thiers président permanent de la République. Les adhérents au comte de Paris, qui composent une grande partie de la Droite de l'Assemblée Nationale, craignent et opposent le rétablissement du gouvernement monarchique."

"Thiers se tient tout à fait isolé. Il n'a pas d'amis. Il est détesté des républicains pour sa politique conservatrice et son incertitude au sujet de la république; il est aussi détesté des impérialistes et des royalistes parce qu'il favorise les républicains."

"Une crise se prépare, mais il est impossible de dire ce qui en résultera."

Une correspondance de M. Amédée Achard, explique clairement la cause des nouvelles difficultés qui menacent la France.

"On sait qu'il y a eu pendant cette horrible guerre de 70-71, dont la France est sortie mutilée, deux armées; la vieille armée qui a combattu à Reischaffen et à Gravelotte, l'armée de Metz et de Sedan, puis l'armée nouvelle qui s'est formée derrière la Loire et qui a combattu autour d'Orléans et du Mans."

"Pendant la dictature de M. Gambetta, de nombreuses promotions ont été faites qui encombraient aujourd'hui les cadres, et à cet inconvénient ajoutent celui de faire perdre toute chance d'avancement aux officiers de l'armée prisonnière qui a

trouvé tous les emplois occupés, à son retour de la terre d'Allemagne."

"De là une rivalité profonde, constante, presque irritée qui tend, si on n'y porte un remède efficace et prompt, à creuser un fossé entre les deux armées."

"Une proposition a été faite de porter le conflit devant une commission d'officiers généraux pris au sein des deux armées, et présidée par le maréchal McMahon, dont on connaît l'esprit équitable et le caractère élevé. Et déjà on présente à la Chambre un projet de décret qui annule les nominations faites par la délégation de Tours et de Bordeaux."

"Deux généraux, qui ont eu leurs jours de gloire durant la fatale campagne de 1870, le général Chanzy et le général Faidherbe, l'un dans l'Ouest, l'autre dans le Nord, se sont rangés autour de M. Gambetta pour défendre énergiquement les droits de l'armée de la Loire. Un troisième général, le général Billot, marche avec eux. D'autres, qu'on désigne confusément, viendront peut-être à la rescousse. Ce n'est pas encore une scission, mais c'est un conflit qui commence."

"N'a-t-on pas entendu déjà des esprits inquiets, pareils aux oiseaux qui de loin prévoient les tempêtes, prononcer tout bas le mot terrible, le mot espagnol de *pronunciamento*? Nous en sommes loin, grand Dieu! mais il est utile, il est nécessaire qu'une loi sage, qui ménage les droits de tous dans de justes proportions, dissipe ce nuage."

"La question ne peut pas tarder à être portée à la tribune, et trop de passions animent encore les esprits pour qu'on ne cherche pas avec persévérance et activité un moyen de résoudre la plus redoutable, celle qui les domine toutes."

"L'armée ébranlée, l'armée scindée en deux, la société elle-même n'est-elle pas en péril?"

IRLANDE

On mande de Dublin qu'une députation française pour remercier l'Irlande des secours accordés aux blessés pendant la guerre, est allée à Dublin. La députation a été reçue par les autorités municipales ayant à leur tête le maire, au milieu d'un immense concours de spectateurs. Les rues par où passèrent la députation et son escorte étaient garnies de chaque côté d'une foule de peuple. La circulation était obstruée."

Les corps de musique de la ville vêtus de vert, suivaient la procession en jouant les airs nationaux américains, irlandais et français, ainsi que des morceaux féniens. La police n'est pas intervenue. La députation s'est rendue à l'hôtel Shelborne et est parue au balcon saluée par les cris des spectateurs."

M. Martin, membre du parlement, a adressé la parole à la foule. Il a éloquentement fait allusion aux nombreux liens de sympathie qui unissent le peuple français et le peuple irlandais. En terminant, il a proposé trois hourrahs pour la France. La foule répondit à sa demande avec enthousiasme."

Un fils du général MacMahon est aussi arrivé. Il a été salué par les cris des milliers de spectateurs. Sa réception par les autorités et le peuple de cette ville a été digne d'un roi. Les maisons ont été illuminées le soir; il règne un immense enthousiasme."

ÉTATS-UNIS.

Coup hardi à Sing-Sing.

Une affaire des plus étranges a eu lieu à la prison de Sing-Sing, près de New-York.

A midi moins un quart, un remorqueur traînant un bateau d'équipe à la remorque, a été aperçu s'approchant à toute vapeur du quai de la prison."

La sentinelle avertit le pilote de se tenir au large, et ce dernier parut remarquer cet avertissement; cependant, le remorqueur continua de s'avancer vers le quai."

Tout-à-coup, douze forçats comprenant ce manège, s'élançant du lieu où ils travaillaient, sautèrent à bord du bateau d'équipe, coururent pêle-mêle vers le remorqueur, et entrèrent dans la chambre de la machine, d'où ils délogèrent le mécanicien, tandis que l'un d'eux s'élançait dans la chambre du pilote et prenait la direction du remorqueur."

Le remorqueur fut dirigé sur la rive Ouest. L'alarme fut donnée aussitôt que possible et la garde régulière de la prison s'élança vers la jetée."

Les gardes couchèrent en joue le forçat qui conduisait le bateau et lui crièrent d'arrêter, mais il se déroba à leur vue en se baissant et le bateau continua tranquillement sa course."

M. Childs, surintendant de la prison fit immédiatement préparer un sloop à vapeur à bord duquel s'embarquèrent plusieurs hommes armés."

L'un des bateaux envoyés pour reprendre les forçats gagna sur le remorqueur, alors les douze échappés sautèrent dans de petites embarcations dans lesquelles se trouvaient des jeunes gens, et faisant force rames vers le rivage, s'enfuirent dans les montagnes."

L'un des forçats qui était dans une embarcation avec un enfant, se voyant pressé de trop près, saisit l'enfant et le plaça devant lui pour empêcher la garde de tirer. La garde tira, non sur le forçat, mais seulement pour l'effrayer et pour qu'il se rendit. Au lieu de se rendre, il continua à ramer vers le rivage où il rejoignit ses compagnons."

RAPATRIEMENT DES PRISONNIERS FRANÇAIS.

Cette fois-ci la flotte française a bien franchi l'embouchure de l'Elbe, mais son rôle n'est plus le même. Nous pensions la voir au début de la guerre, menaçante et portant un corps de débarquement sur les côtes. Tandis que, aujourd'hui, le pauvre drapeau tricolore flotte pacifiquement au souffle de la brise, et dit à ces malheureux soldats groupés sur la plage : "Où mes enfants, je suis là, je suis votre vrai drapeau, et je vous ramène dans votre patrie." S'il n'était parmi de leur faire une harangue à ces braves qui ont tant souffert, je leur dirais à mon tour : "Rentrez dans votre patrie, mais rentrez-y tels que je vous ai connus, disciplinés et confiants dans votre force et votre supériorité. — Vous sachiez-vous du 28 octobre ? jour à jamais néfaste dans l'histoire ! quand sous un brouillard épais que Dieu vous envoyait pour ne pas voir cette cité aux murailles vierges de brèches, la rage au cœur et les larmes dans les yeux, vous veniez de déposer vos armes aux pieds d'un ennemi que vous aviez cinq fois vaincu à Borny, Rezonville, Gravelotte, Servigny et Ladonchamps, le tombeau de tant de héros ? Vous avez été ce jour-là d'une attitude pleine de dignité et de fierté, vous avez tous serré la main à vos officiers qui toujours en avant, vous montraient la victoire."

"Aujourd'hui vous devez vous grouper encore plus confiants autour d'eux, car eux aussi ont cruellement souffert au moral dans leur captivité, et ils ont puisé dans le malheur et au contact d'un peuple qui a le saint respect des lois et de l'obéissance, la conviction profonde que pour rester grande nation, il faut avoir la foi du passé et reprendre par l'étude et le travail cet as-

pendant moral de l'officier sur le soldat, qui fait la force des armées."

"Pactiser avec la débauche et des théories subversives qui sont votre perte, c'est oublier vos devoirs de vrai citoyen français; car après avoir quitté l'armée, vous retournerez dans vos campagnes, aider de vos bras l'agriculture, élever vos enfants dans le sentiment du devoir; vous leur montrerez les débris de vos vieux uniformes troués de balles, et roidis par les murailles froides des forteresses, et à la vue de ces nobles haillons leurs cœurs s'enflammeront et vous en ferez des soldats."

Cette harangue est l'expression de la pensée de tous les officiers qui, après des journées plus ou moins malheureuses, ont passé quelques mois en Allemagne. L'opinion publique les a quelquefois attaqués, en disant l'armée amollie et démoralisée, n'en croyez rien, elle eût été victorieuse, vous auriez trouvé cet entraînement un peu débordé du meilleur jour. Mais ils ne sont pas responsables du mauvais sort des armes, ou d'un plan de campagne ineptement conçu, ils ont tenu des heures entières contre des forces souvent quintuples, que peut donc faire le courage contre un pareil torrent ? faiblir, non, mais mourir comme ils ont su mourir en vrais Français qu'ils sont."

La cheminée du transport vomit la noire fumée, les voiles se gonflent, un hourra retentit : adieu terre d'exil et au revoir !

L. DE NABAT.

INCENDIE DU GRENIER D'ABONDANCE.

C'est là qu'on entassait les céréales qui, dans les mauvaises années, devaient servir à donner du pain à ceux qui n'auraient pas assez d'argent pour le payer cher. C'était là la caisse d'épargne alimentaire où les pauvres devaient puiser en temps de disette."

La Commune qui prenait un si grand soin de prôner ses vertus démocratiques et qui ne jurait que par son amour du peuple, la Commune n'a pas craint de désigner le Grenier d'abondance à la torche des incendiaires."

C'est peut-être le pain de l'hiver prochain qu'on brûlait. Qu'importait au proconsul Delescluze, à ce stratège du pétrole, qui s'était fait de l'incendie un moyen de retraite pour ses troupes !

Mais pour empêcher l'armée française de prendre Paris, il aurait fallu brûler Paris tout entier. Il est vrai que le temps a manqué aux pétroleurs et qu'il ne faisait pas de vent."

L'incendie du Grenier d'abondance a été allumé pour protéger la retraite des insurgés qui, ne pouvant plus tenir à la Bastille ont voulu mettre entre eux et les colonnes françaises, une muraille de feu."

Peu s'en est fallu que du grenier de Réserve l'incendie ne gagnât la bibliothèque de l'Arsenal."

C'est bien assez d'avoir à déplorer la perte de la bibliothèque du Louvre."

LES PONTONS DE BREST.

Les prisonniers partent de Paris dans des wagons de marchandises disposés pour les recevoir, c'est-à-dire pourvus de banquettes bois clouées en travers. Le voyage s'effectue d'une seule traite, et arrivé à la gare de Brest, le train est aiguillé sur une voie qui communique au port d'embarquement et presque en vue des barques de transport."

A cet endroit on fait descendre les prisonniers. Mais là viennent se répéter à chaque arrivage à peu près les mêmes scènes."

Les wagons hermétiquement fermés et le peu de place alloué à chaque homme font que la plupart, en descendant tombent engourdis par ce long trajet passé ainsi, et ne pouvant se mettre en route qu'après avoir rendu l'élasticité à leurs membres roidis."

Ils sont escortés jusqu'aux barques par les gardiens de la paix et là remis à l'autorité maritime."

Rien de plus pittoresque que ce petit coin de port avec son bateau-caserne à droite, sur le devant la jetée où viennent s'amarrer les canots des officiers de marine, comme fond le fort; puis cette longue file d'hommes, habillés de toutes façons, arrivant par la gauche et s'entassant dans les barques qui doivent les conduire à bord de leurs prisons. C'est tout un décor."

Le second dessin est une partie de l'entrepont (arrière), où couchent les matelots. Cette partie n'est séparée de l'endroit où se tiennent les prisonniers, lorsqu'ils ne sont pas sur le pont, que par une cloison en planches avec portes."

A chacune de ces portes un judas percé de trous permet de surveiller les prisonniers, et un fonctionnaire d'infanterie de marine garde l'entrée."

Deux fortes pièces, chargées à mitraille, placées à chaque porte, semblent, chaque fois que cette dernière s'ouvre, de leurs gueules noires, dire aux prisonniers : Nous sommes là ! Et toujours un matelot de garde veille, prêt à faire feu au premier signal de rébellion."

L'arrière du pont est, comme l'entre-pont, séparé de ce promenoir par une cloison et disposé pour la garde des prisonniers."

Comme en bas aussi, les deux pièces de canons veillent toutes chargées et toutes prêtes. Mon troisième sujet vous donne cette partie du pont."

Des marchands de la ville ont obtenu l'autorisation de venir, chaque matin, apporter des fruits, de la salade et différents rafraichissements du même genre; la seule boisson permise à la vente est la limonade."

Ces vendeurs se placent à droite sur le pont, et les prisonniers qui ont de l'argent peuvent, deux par deux seulement, venir se procurer de ces douceurs. Aussitôt que les deux acheteurs en fonction ont terminé leur marché, ils rentrent se mêler à leurs camarades, les deux suivants les remplacent, et ainsi de suite."

Le quatrième croquis se passe de l'autre côté de la cloison de l'entre-pont que je vous ai donné dans mon second dessin."

C'est là où se tiennent et où couchent les prisonniers. Comme ils sont trop nombreux pour que chacun ait son hamac, il n'y en a qu'un pour deux; chacun des deux hommes, possesseurs de ce lit, couche alternativement une nuit en hamac et l'autre dessous, par terre."

Mon dessin vous les montre disposés pour passer la nuit. Tout le monde doit être couché à huit heures et levé à six."

Aussitôt le réveil, les hamacs sont roulés et serrés, et les hommes désignés par leur tour pour la corvée de nettoyage commencent immédiatement. — (Correspondance particulière du *Monde illustré*.)

On parlait d'une dame bavarde et conséquemment fort indiscrette; son amie la défendait :

— Je vous assure que vous vous trompez, dit-elle; elle est bien un peu étourdie, mais tout ce qui lui entre par un oreille ressort...

— Par la bouche, interrompit quelqu'un.



JOSEPH PAPIN.

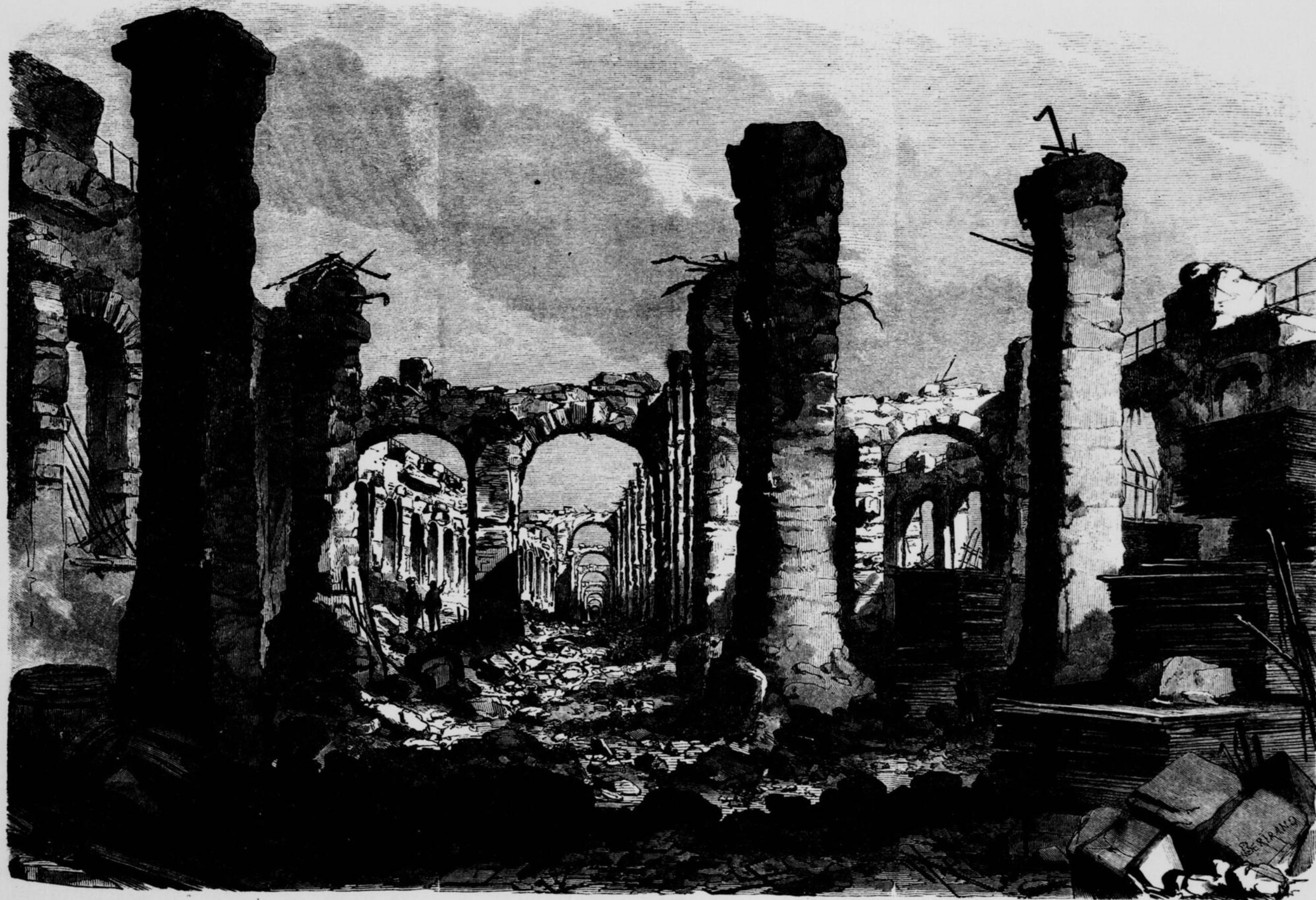


L. Gaudet. O. Beauchene. M. Kelly. E. Cloutier. C. Reily. E. Dionne. A. Trottier. Jos. Beaupré.
L. Stein. M. J. A. Poisson. A. Poisson. W. Barwis. P. J. Blanchard. D. Leblanc. A. A. Ouellette.

BANDE DU 55^{ÈME} BATAILLON, MÉGANTIC, FORMÉE PAR LE LT.-COL. BARWIS.

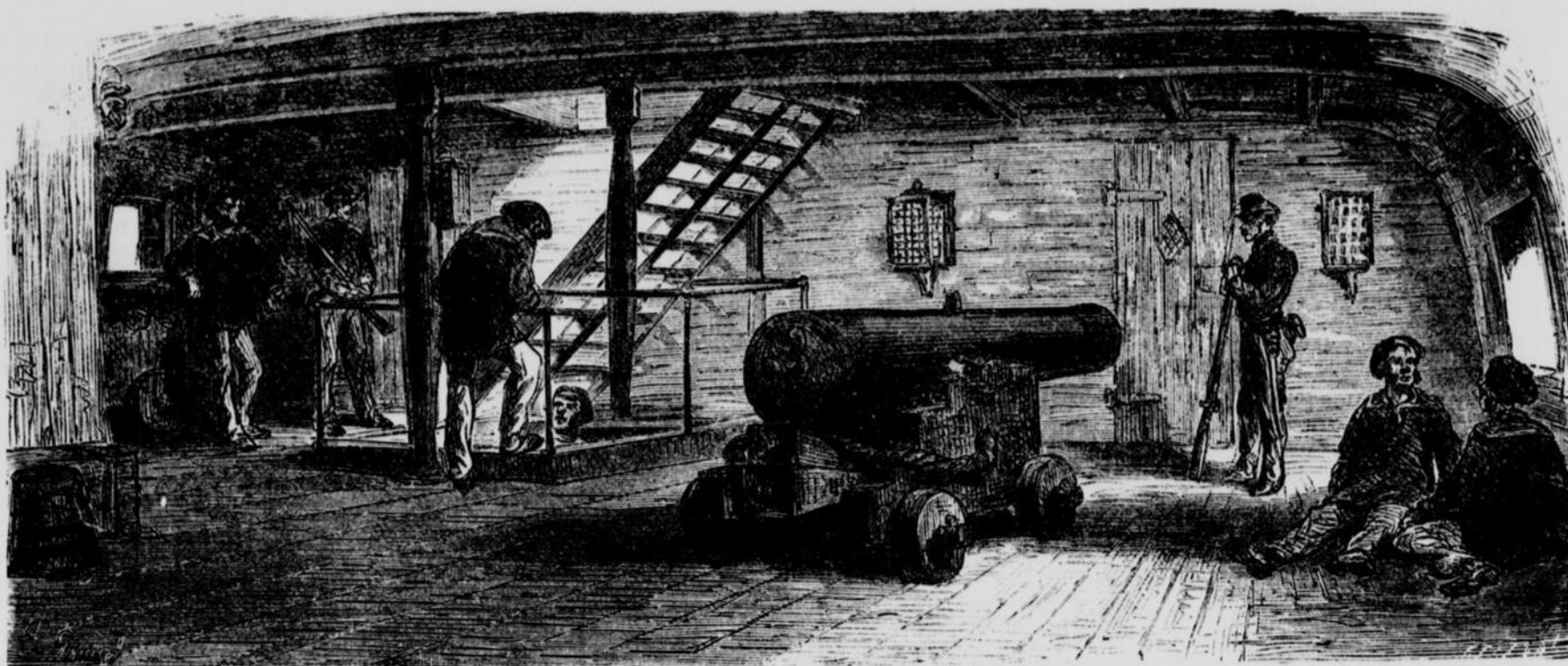


LE RAPATRIEMENT.—ACCUEIL FAIT AUX SOLDATS FRANÇAIS À LEUR RETOUR D'ALLEMAGNE.

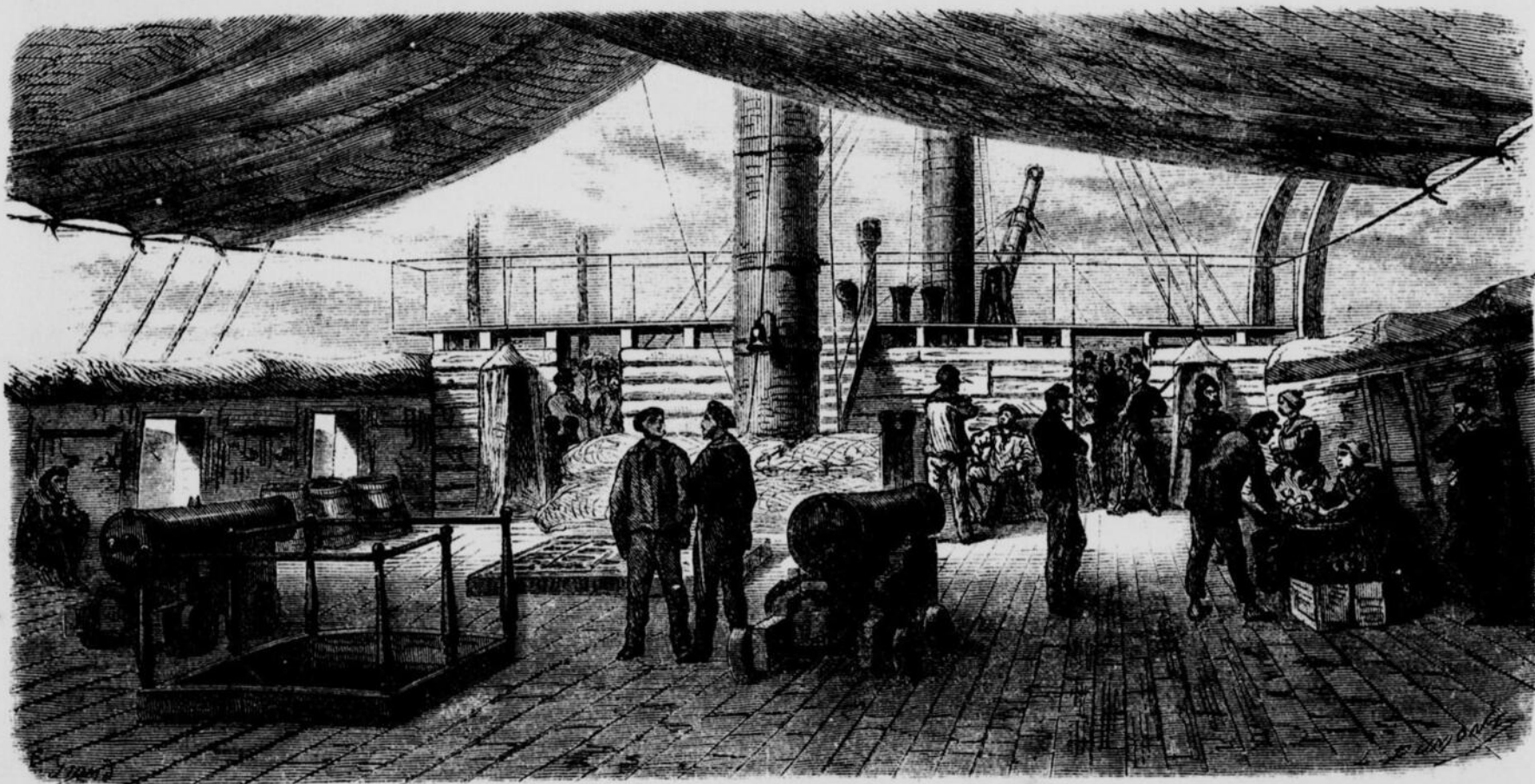


RUINES DE PARIS.—INTÉRIEUR DU GRENIER D'ABONDANCE.

LES PONTONS A BREST.



L'ENTRE-PONT.—LA GARDE DES INSURGÉS PRISONNIERS.



LE PONT.—LES PRISONNIERS À LA BUVETTE.



LE DORTOIR.

AVIS.

Notre agent M. Dorion collectera Lundi le 21 courant et les jours suivants, dans les quartiers St. Jacques, Ste. Marie et St. Louis.

Nous prions nos abonnés de vouloir se préparer à sa visite.

L'OPINION PUBLIQUE.

JEUDI, 24 AOUT, 1871.

LA SITUATION EN FRANCE.

La question de la prolongation des pouvoirs de M. Thiers qui doit être discutée, ces jours-ci, dans l'Assemblée nationale, va soulever de chaudes discussions et provoquer probablement la lutte qui se prépare depuis longtemps entre les divers partis politiques. On croit cependant que la majorité de l'Assemblée nationale appuiera, avec de très-légères modifications, la motion présentée samedi par M. Kivet, au nom du centre gauche, tendant à prolonger de trois ans les pouvoirs de M. Thiers avec le titre de président de la République.

La prolongation des pouvoirs de M. Thiers retardera, peut-être, mais n'empêchera pas l'explosion qui va bientôt couvrir la France de ruines et de sang. Tous les partis sont à l'œuvre. Napoléon du fond de son exil agit sur l'armée et la population par toutes les intrigues et les moyens à sa disposition. Les républicains qui se groupent autour de Gambetta, sont prêts à la lutte, avec une partie de l'armée. D'un autre côté, on voit les Orléanistes qui ne manquent aucune occasion d'augmenter leur popularité et leurs chances, mais qui finiront par accepter, de nécessité, le comte de Chambord et même le drapeau blanc; car dans cette lutte qui se prépare, tous les partisans de la monarchie sentiront le besoin de s'unir pour faire leur chemin entre les Bonapartistes et les républicains.

Ce qui nous paraît certain dans le chaos où se trouve la France, c'est que le pouvoir qui viendra à bout de s'établir en France sur des principes fixes ne réussira qu'à force de destruction et de carnage en marchant sur des cadavres. Et si nous croyons à l'avènement du comte de Chambord, c'est parce que dans la tourmente et le désespoir de la France, c'est lui qui offrira le plus de garanties aux amis de l'ordre et de la paix, et que d'ailleurs il sera soutenu par la France qui prie et se bat, par ces vigoureuses populations de la Bretagne, de la Vendée et de l'Ouest de la France, qu'il est si difficile de vaincre.

La politique de M. Thiers qui consiste à ménager toutes les susceptibilités, à tourner les difficultés en n'affirmant aucun principe ne peut durer. Le règne de M. Thiers n'aura été qu'une préparation plus ou moins longue à la guerre civile.

La question des alliances préoccupe toujours l'opinion publique; mais les dépêches sont contradictoires. Un jour, c'est la Russie et la Prusse qui s'unissent, le lendemain, c'est la France et la Russie contre la Prusse, et l'Autriche; et plus tard, c'est la France, l'Angleterre, l'Autriche et l'Italie qui veulent se protéger contre la Prusse et la Russie. Les mouvements républicains qui ne tarderont pas à agiter la France, l'Italie et même toute l'Europe, modifieront toutes ces combinaisons. Dans tous les cas, il est certain que la Russie et la Prusse font de grands préparatifs militaires.

L. O. D.

INDUSTRIE.

Un beau succès à enregistrer est celui de M. Labrèche-Viger qui a trouvé en si peu de temps les \$50,000 dont il avait besoin pour faire l'essai de sa précieuse découverte. Comme l'on sait, il s'agit d'un procédé nouveau pour fabriquer l'acier, à des conditions si avantageuses, que nous pourrions lutter contre l'Angleterre sur son marché même. Ce serait une fortune pour les actionnaires et pour le Bas-Canada. Il y a déjà plusieurs années que M. Labrèche-Viger travaille et cherche le secret qu'il a trouvé.

M. Jetté qui ne recule devant aucun trouble, aucune fatigue, lorsqu'il y a du bien à faire, l'a puissamment aidé à former sa compagnie. Il a d'ailleurs trouvé chez ceux à qui il s'est adressé une bonne volonté et un empressement qu'il nous fait plaisir de signaler. Si ceux qui ont de l'argent se mettent à avoir du zèle et de l'esprit d'entreprise, nous sommes sauvés. Il y aurait une bonne note à mettre au compte de M. Laflamme, mais attendons les résultats.

Nous félicitons aussi M. Edmond Angers, de cette ville, de l'emploi qu'il vient de faire de sa fortune en établissant une manufacture de chaussures dans le faubourg Québec, sur la rue Sydenham. Mieux vaut cet emploi que tout autre, car il honore celui qui en est l'au-

teur en l'enrichissant, donne du pain à ceux qui veulent travailler et augmente la prospérité publique.

La manufacture de M. Angers est déjà considérable; deux cents personnes y travaillent, et il se propose de l'augmenter bientôt. Il fait honneur aux ordres nombreux qu'on lui envoie; ses ouvriers sont capables et son ouvrage est bien fait. Tout se passe avec ordre et discipline.

L'intelligence et l'activité de M. Angers ne permettent pas de douter du succès de son entreprise. Que tous ceux qui ont des capitaux imitent son esprit d'entreprise, qu'ils se hâtent d'entrer dans une aussi bonne voie; c'est la plus honorable et ce n'est pas la moins profitable.

On lit dans l'Echo de Lévis :

Il est sur le point de se former dans notre ville une nouvelle manufacture pour la fabrication des chaussures avec un capital de \$20,000. La prospérité de cette branche d'industrie à Québec, nous fait bien augurer du succès de la nouvelle entreprise. Evidemment Lévis progresse.

Il paraît que nous aurons bientôt au milieu de nous une vingtaine d'émigrés belges, des environs de Namur. Ce n'est, dit-on, que l'avant-garde d'une immigration plus nombreuse, si ces premiers émigrants parviennent à s'établir et à vivre ici d'une manière satisfaisante. C'est notre agent d'émigration en France et en Belgique, M. Barnard, qui nous envoie ces colons. On les attend par le prochain vapeur transatlantique.

INDUSTRIE.—Notre entreprenant et actif concitoyen, M. Bresse, va bientôt prendre possession d'une nouvelle manufacture de chaussures, dont les travaux ont été commencés il y a six semaines à peu près. Cette manufacture, qui occupe un terrain très-vaste, est située dans le centre du quartier appelé à devenir le quartier des manufactures et des industries, le quartier St. Roch.

L'architecte de la bâtisse est M. J. Lepage.—Événement.

L'année dernière, M. J. N. Duquette, imprimeur, obtenait par faveur, d'un étranger venu d'Europe, quelques fèves blanches, dites rameuses, et dont on lui fit le plus grand éloge. En mai dernier, voulant s'assurer si ces fèves méritaient bien l'éloge qu'on lui en avait fait, il les sema derrière sa maison, et on jugera du succès qu'il a obtenu par les quelques détails qu'il nous a communiqués. A l'heure qu'il est, ses fèves grimpent jusqu'au toit de la maison, et l'on voit à chaque pied une trentaine de cosses qui mesurent de 12 à 15 pouces de longueur. Nous avons devant les yeux une de ces cosses qui a un bon pied de longueur.

Cette espèce de fève s'élève, en moyenne, à une hauteur de 30 pieds, chaque tige donne de 40 à 50 cosses, et chaque cosse, 10 fèves. On peut juger par là de l'avantage de cette culture qui ne demande pas plus de soin que celle des fèves ordinaires. Nous espérons que ce genre de fève se répandra dans nos campagnes.—L'Événement.

L'UNIVERSITÉ LAVAL.

L'Annuaire de l'Université Laval, pour l'année académique 1871-72, nous montre qu'il y a eu 44 élèves et étudiants en théologie; 36 à la faculté de Droit, 52 en médecine, 6 en pharmacie, 94 à la faculté des arts.

Depuis sa fondation jusqu'en juillet 1871, l'Université compte 47 bacheliers-ès-sciences; 67 bacheliers-ès-lettres; 61 bacheliers-ès-arts; 45 bacheliers en médecine; 60 bacheliers en droit; 5 bacheliers en théologie; 20 maîtres-ès-arts; 44 licenciés en médecine, dont 19 avec distinction, 4 avec grande distinction; 8 licenciés en droit, dont 3 avec distinction et 3 avec grande distinction; 2 licenciés en théologie avec grande distinction; 1 docteur-ès-sciences; 2 docteurs-ès-lettres; 28 docteurs en médecine; 12 docteurs en droit; 8 docteurs en théologie.

Les collèges affiliés à l'Université Laval sont: le Petit Séminaire de Québec, le Séminaire de Nicolet, le collège de Ste. Anne, le Petit Séminaire de Ste. Thérèse, le collège St. Joseph, Trois-Rivières. Les grands Séminaires de Québec et de St. Germain de Rimouski sont aussi affiliés à l'Université.

L'Annuaire contient un magnifique éloge de Mgr. C. F. Bailly, par M. C. E. Légaré, professeur de littérature à la Faculté des Arts. Cet éloge a été lu par l'auteur à la séance solennelle couronnant l'année académique de 1870-71, et prend à lui seul 70 pages de la brochure.

Comme nous l'avions annoncé il y a quelques jours, l'Université se propose d'ouvrir prochainement un cours régulier de sciences appliquées aux arts, afin de permettre aux jeunes gens qui voudraient suivre les carrières industrielles, d'être en état de faire honneur aux positions que ces carrières peuvent présenter.

On nous pardonnera de dire encore une fois à l'Université Laval et au gouvernement, que la création de ces cours est une œuvre nationale.

En présence du bien que l'Université Laval fait à notre société et des avantages qui résultent de son enseignement, nous croyons qu'il est du devoir de tous les amis de leur pays d'y porter la jeunesse canadienne.

Tous ceux qui se destinent aux professions libérales devraient aller là.

Et le plus grand service que les parents puissent rendre à leurs enfants, c'est de leur procurer l'enseignement universitaire.

Que ceux qui n'ont pas les moyens de donner à leurs enfants une éducation complète, leur fassent acquérir des connaissances commerciales, industrielles et agricoles!

Qu'ils n'oublient pas surtout que la pire chose qu'ils puissent faire, est de les lancer dans les professions avec une demi éducation et sans ressources pécuniaires.

Pour réussir maintenant dans les grandes villes, il faut, à des talents de premier ordre, joindre une éducation complète et les moyens de vivre sans sa profession pendant deux ou trois ans.

L. O. D.

LA PROCHAINE EXPOSITION.

Nous recevons trop tard pour ce numéro une circulaire de la Chambre des Arts et Manufactures au sujet de l'exposition qui doit avoir lieu les 12, 13, 14 et 15 septembre prochain à Québec. Tous les manufacturiers sont invités par cette circulaire à envoyer à cette exposition les produits de leur industrie. C'est une exposition industrielle et agricole en même temps. Quinze mille piastres de prix seront distribuées.

BIBLIOGRAPHIE.

On lit dans la Gazette de St. J. :

Le Protestantisme jugé par les protestants, tel est le titre d'un excellent ouvrage de controverse religieuse qui est sorti dernièrement des presses de M. G. E. Desbarats, Montréal. C'est un volume d'au-delà de 500 pages approuvé et recommandé par Mgr. Guigues, évêque d'Ottawa, qui compte l'auteur, M. l'abbé C. Guillaume, dans les rangs du clergé de son diocèse.

M. Guillaume traite le grave et important sujet qu'il a choisi, avec un savoir, une profondeur de vue, une sûreté de jugement tout à fait dignes d'éloge. Le titre seul de son livre accuse une frappante actualité. Le savant auteur a dû faire de laborieuses recherches et consulter nombre de traités sur les questions débattues dans ses propres études, pour pouvoir composer un ouvrage aussi solide, aussi raisonné, aussi complet que le Protestantisme jugé par les protestants.

Le controversiste combat et défait les adversaires de notre foi avec leurs propres armes; il tire de leurs écrits et de leurs aveux mêmes, la condamnation de leurs doctrines et la meilleure réfutation des préjugés qu'ils persistent à objecter contre la vérité catholique. Aussi conçoit-on sans peine l'intérêt qui s'attache à la lecture de ce bon ouvrage, quand on y est de plus attiré par un style vigoureux, coloré et éloquent.

Puisse le livre de M. l'abbé Guillaume, dont l'apparition doit être saluée avec bonheur par tous les catholiques, produire tous les fruits auxquels l'auteur a droit de s'attendre à raison de son grand zèle pour la sainte cause!

M. l'abbé Moyen, S. S., depuis longtemps attaché au collège de Montréal en qualité de professeur de sciences naturelles, vient de faire imprimer à l'établissement de M. Geo. E. Desbarats, un Cours Élémentaire de Botanique qui ne saurait manquer d'être d'une grande utilité dans nos maisons d'éducation.

178 gravures, reproduites des meilleurs auteurs, accompagnent l'ouvrage, et la Flore du Canada dont il est suivi, était d'une nécessité indispensable, et contribuera à faire le succès du traité de M. l'abbé Moyen.

LA COLONISATION.

On lit dans l'Ordre :

« On ne peut trop insister sur ce sujet de la colonisation. « Mais il ne faut pas se borner à verser de vaines larmes, à faire entendre des plaintes, mais il faut travailler à apporter des remèdes à cette maladie de l'émigration qui nous fait tant de mal.

« Néanmoins, nous sommes heureux de le constater, depuis un certain temps il y a un mouvement de retour, et beaucoup d'émigrés nous sont revenus, et ont compris, après comparaison, que le sol natal n'est pas aussi ingrat qu'ils avaient d'abord pensé. Plusieurs de ces familles, qui nous ont désertés il y a quelques années, sont actuellement occupées à défricher les magnifiques lots qui avoisinent les bords si fertiles du lac Mégantic où se trouve la florissante petite colonie de nos Zouaves Pontificaux.

« Nous avons déjà eu occasion de parler du courage de ces braves jeunes gens, et nous avons aujourd'hui le plaisir d'annoncer à nos lecteurs que les dernières nouvelles reçues de cette colonie sont des plus satisfaisantes. Les Zouaves continuent toujours à vivre en parfait accord, et chacun travaille avec ardeur à faire profiter le lot dont il est le propriétaire. Jusqu'à présent, ils n'ont eu qu'un misérable chantier pour demeurer et pour se mettre à l'abri des intempéries des saisons, mais aujourd'hui, on nous dit qu'ils sont à construire deux bâtisses spacieuses et d'une magnifique apparence. Une de ces bâtisses est destinée à leur digne aumônier, et l'autre sera pour leur propre usage. Les Zouaves ont droit d'être fiers de leurs succès. Il va sans dire que M. le Chanoine Moreau doit se féliciter de la prospérité des colons du Mégantic, car c'est lui qui, le premier, a eu l'heureuse idée d'envoyer des Zouaves Pontificaux comme colons au Mégantic. Nous devons féliciter également les deux sociétés de colonisation de Montréal, qui ont contribué si libéralement à la réalisation de cette belle œuvre.

« Maintenant, que les sociétés de colonisation du pays s'entendent, agissent de concert, et nous trouverons bientôt les bras qui manquent pour défricher notre sol. Si ces sociétés comprennent bien leur mission, elles auront pour effet immédiat d'éviter l'émigration et de rappeler un grand nombre de ces pauvres enfants du Canada, qui s'étaient si étrangement abusés en se promettant un pays de cocagne là où ils n'ont souvent trouvé que misère.

SOCIÉTÉ DE COLONISATION.—Lundi dernier, MM. Brousseau et Larue, les députés de Portneuf, sont partis de la Pointe-aux-Trembles, en compagnie de plusieurs membres du clergé, et d'un bon nombre des principaux citoyens du comté, pour aller à St. Ubalde, contempler de leurs yeux les résultats obtenus par la société de colonisation du comté de Portneuf.

Les visiteurs, qui sont pour la plupart des directeurs de la société, doivent examiner l'étendue des terres défrichées, leur culture, les travaux accomplis, les récoltes, en un mot tout ce qui peut indiquer le plus ou moins d'efforts faits par les colons, et accorder des prix à ceux qu'ils jugeront les plus laborieux. Ces prix consisteront, paraît-il, en grains, foin, etc., ou en objets utiles à des cultivateurs qui commencent à ouvrir des terres, et ils ne seront distribués que le printemps prochain.

Evidemment, la société de colonisation de Portneuf ne reste pas les bras croisés. Sans faire beaucoup de bruit, elle agit, car elle a pour principe, que les actes valent mieux que les paroles. C'est un exemple que l'on ne peut trop mettre au grand jour, et que l'on devrait se hâter d'imiter.—Echo de Lévis.

Nous apprenons avec plaisir que M. Napoléon Legendre a été nommé rédacteur du Journal de l'Instruction Publique. C'est un bon choix; M. Legendre est un écrivain bien connu.

CAUSERIE FAMILIÈRE.

La belle institution que la vacance ! L'écolier oublie dans un doux repos, les fatigues de l'année scolaire ; le martinet du professeur git tout poudreux dans quelque vieux pupitre délabré ; les grands articles dorment dans la tête du journaliste ; le client déserte l'avocat, l'avocat le palais, le juge fuit les ennuis du banc ; le curé même s'éloigne quelque peu du confessionnal—les péchés sont en vacance, tous enfin

"S'engourdissent dans une longue et sainte oisiveté."

Et de quelle utilité n'est pas la vacance actuelle aux candidats battus et à leurs malheureux amis.

N'est-ce pas que ces jours de calme et de repos les aidera à peser l'immensité de la vanité des choses de la terre, et leur démontrera la petitesse du mérite réel comparé à l'argent et au whisky ?

Mais :

"Sur les noirs couleurs d'un si triste tableau,
"Il faut passer l'éponge et tirer le rideau."

Dans certaine paroisse où l'ange-gardien des malades inspire fort mal le médecin, un bonhomme se grise on ne peut mieux. Voilà notre dévot à Notre Dame de la Treille ivre-mort. On mande le médecin qui lui tâte docement le pouls, et déclare plus docement encore que le patient a été frappé d'apoplexie foudroyante. Une forte saignée est pratiquée : l'ivrogne ouvre les yeux, et laisse tomber ces mots explicatifs : *gin g as*. Le médecin en vit vingt-cinq chandelles.

Un ami passe à ma porte et me lance ces gros mots : Ah ! que tu as le caractère noir !—Comment cela, m'écriai-je, tout ahuri ?—Eh, oui, vois donc ton enseigne peinte en gros caractère noir.—Semper collet emur.

Voulez-vous, lecteurs, que j'essaie de vous raconter une partie de pêche faite sur la rive d'une délicieuse îlette que le bon Dieu a plantée comme ça dans les flots du Richelieu ?—C'était par une jolie journée de ce mois. Il faisait une fort respectable chaleur, mais nous avions pour la combattre d'abondants rafraîchissants. Chemin faisant, nous séduisons un ami auquel nous donnons à bon droit le titre de pilote et de maître-pêcheur, et bref, nous voilà, armes et bagage, voguant sur l'onde tranquille vers l'îlette enchantée. Le campement fut vite préparé, et l'on se disposa à faire la pêche. Tout le monde ne connaît pas la manière singulière dont on prend le poisson en certains endroits du Richelieu.

Ainsi, quand l'on tend dans les pêches où le courant est d'ordinaire très-fort, l'on ne s'amuse pas à se braquer dans une barque et à attendre patiemment qu'il plaise à MM. les poissons de mordre. Au contraire l'on se déshabille, gardant chapeau, chemise—et caleçons, si cela nous convient,—et l'on se jette bravement à l'eau jusqu'à la ceinture ou plus, l'on tend sa ligne et le poisson, charmé dit-on par ce spectacle nouveau, mord avec un acharnement incroyable. Il se familiarise si bien avec vous que vous le prenez à trois ou quatre pieds de vos jambes :—ce qui est charmant. Le petit poisson, moins prudent ou plus audacieux que le gros, pousse, lui, la fraternité jusqu'à vous pincer le mollet. Moi, je trouve que cela sent trop la Commune ; d'autres s'amusent fort de ces espiègleries.

C'est cette pêche que nous faisons.

Le maître-pêcheur avait solidement attaché son caleçon au bas de sa jambe, et chaque pièce qu'il tirait de l'eau, rentrait dans cet étui.

Quelques instants s'étaient à peine écoulés que déjà nous avions quelques douzaines de poissons francs, au-delà de ce qu'il nous fallait pour faire la gargotte. Nous nous mettons à l'œuvre. Vous vous seriez fort amusés, malignes lectrices, si cachées dans le bois, vous aviez pu examiner du coin de votre œil moqueur chacun des sept cuisiniers travaillant activement pour le bien des estomacs. Les uns attisaient le feu, les autres plumaient la poule, d'autres taillaient la grillade, d'autres enfin écaillaient et éventraient stoïquement les pauvres habitants de l'onde tout palpitants encore. La propreté était de rigueur et nul ne pouvait présenter sa pièce à la marmite sans qu'elle eût été trois fois passée à l'eau et dûment inspectée. Joyeuses chansons, quolibets, ricochets, petits coups de *piton*, assaisonnaient le tout.

Enfin le cuisinier en chef déclara solennellement la gargotte frite, et ordonna au sous-chef de disposer la table. Pour napper, l'on étendit la *Miner* sur la verdure, l'on déploya quatre assiettes dessus, le chaudron fut apporté près de la table champêtre, et bientôt l'on n'entendit plus que le bruit laborieux des machoires affamées des dégustateurs. De l'aveu commun, nul de la joyeuse bande n'avait encore autant consommé. Aussi, des remerciements furent-ils unanimement votés au cuisinier en chef à la santé duquel chacun avala une forte *gobe*.

L'après-midi fut consacré à la digestion, à la pêche et à la natation. Puis sur les six heures, on réchauffa la marmite, et quand les ombres du soir s'étendirent autour de nous, on alluma un grand feu de bûches à la clarté duquel chacun se lesta l'estomac, qui d'une cuisse de poulet, qui d'un mulet, qui d'une perche ou d'un achigan. Puis advinrent moult santés. Telle est la commotion produite sur les esprits par les dernières élections, qu'un des nôtres qui a fait la campagne électorale, glissa sur le *galet* de la politique, et nous causa longuement. Pendant qu'il parlait, je prêtai l'oreille à la grande voix des flots et aux murmures des arbres. On eût dit que les premiers grondements plus fort comme pour couvrir sa parole, ou lui faire comprendre que nulle voix humaine ne briserait jamais leur orgueil sauvage, et il semblait que les seconds murmuraient contre les théories de colonisation et de défrichement de l'orateur.

"Ingrat, notre ombre frais te protège contre les ardeurs du jour, notre feuillage touffu, notre verdure luxuriante, réjouit et repose ton œil, et tu parles de nous faire abattre !"

J'ai cru que les arbres disaient cela.

Il était neuf heures passés quand nous quittâmes l'îlette, promettant bien dans les adieux que nous lui adressâmes de la revoir bientôt.—Et voilà en raccourci comment s'amusement les célibataires.

JOSEPH.

UNE FORTUNE BIEN EMPLOYÉE.

Un homme qui sait bien jouir de sa fortune à Montréal, est M. Amable Jodoin. C'est un bonheur pour tout le monde et un honneur pour leurs compatriotes, lorsque de pareils hommes héritent. Il est le protecteur de toutes les bonnes œuvres. Il

construit en ce moment sur la rue Lagauchetière, une maison dont on ne peut se lasser d'admirer les vastes et belles proportions.

On dit qu'une de ses premières démarches, après avoir hérité, fut d'aller trouver ses créanciers avec lesquels les circonstances l'avaient forcé de composer, il y a quelques années, pour leur payer le montant entier de leurs réclamations contre lui. Ceux-ci eurent de la misère à croire qu'il était sérieux.

Il est bon de signaler ces choses.

A une exhibition qui a eu lieu à Londres, l'empereur Napoléon visitait avec beaucoup d'intérêt les divers départements. L'un des principaux exposants lui présenta une carte qui portait ces mots : "l'Empereur Napoléon." "Il serait bon d'ajouter" *ex* dit tristement Napoléon.

Les typographes de Montréal préparent un grand pique-nique samedi prochain, le 26 août. Cette fête, qui aura lieu sur le terrain de M. Howley, extrémité Ouest de la rue St. Antoine, ne saurait manquer de recevoir beaucoup d'encouragement. Le public doit de la reconnaissance à ces travailleurs infatigables de la pensée, dont l'existence est presque exclusivement consacrée à son service, et il ne saurait mieux la leur témoigner qu'en prenant part à leurs délassements et à leurs joies. Qu'on se rende donc en foule au pique-nique des typographes, samedi prochain.

M. Dumas, notre agent spécial, nous écrit qu'il a visité quelques paroisses du comté de Charlevoix. Nous comptons maintenant près de 70 souscripteurs à la Malbaie, 62 à la Baie St. Paul et une vingtaine aux Eboulements, où M. Dumas n'a séjourné que quelques heures.

Nous remercions bien sincèrement les habitants de ces trois localités pour le témoignage de sympathie qu'ils viennent de nous donner.

EXPLICATION.—M. Monsel est nommé directeur-gérant de la compagnie de gaz jusqu'au mois de septembre ; l'élection de cette charge se fera alors à l'assemblée de cette direction.

GÉOGRAPHIE.

Nos remerciements à M. F. X. Toussaint pour l'envoi d'une copie de sa géographie, traduite en anglais par les Dames Ursulines et imprimée par M. Darveau, de Québec.

On lit dans une correspondance de M. J. Royal, publiée dans le journal *Le Métis* :

Nous avons rencontré ici à McAuleyville nombre de canadiens du Bas-Canada ; la plupart sont jeunes, ont l'air actif, honnête, et il serait possible que quelques-uns d'entre eux participaient pour Manitoba. Il va de soi que nous ne les avons pas découragés, au contraire. Originaires des environs des Trois-Rivières, tous sont fils de cultivateurs, et cultivateurs eux-mêmes.

Un trait avant de finir ces quelques feuillets. Nous cautions hier-soir avec plusieurs de ces jeunes compatriotes ; nous parlions de Manitoba :—que faites-vous à la Rivière-Rouge, demande l'un d'eux à l'Hon. ministre, mon compagnon de voyage ; avez-vous quelques emplois dans les bureaux publics ?

—Oui, répond celui-ci, d'un air assez résolu ; je suis employé dans le gouvernement.

En me voyant arriver hier, un canadien que j'avais connu ici l'automne dernier, me désigna à un de mes amis en disant :—tiens, ce monsieur-là c'est un canadien *imprimeur* à la Rivière-Rouge.....

Ayez de la célébrité, maintenant.

N. B.—Cet employé était le premier ministre de Manitoba, et cet imprimeur était M. Royal lui-même.

AFFAIRE GAULT.

Viau, qui s'est avoué coupable de l'attentat dont M. Gault a été victime, a aussi déclaré qu'il avait eu pour complice un Français du nom de Hamell.

La justice a appris en même temps que sa participation dans le crime, la fuite d'Hamell à Boston, et elle a entamé de suite des négociations avec le gouvernement provincial, pour l'engager à demander son extradition.

Après avoir longtemps réfléchi, nos ministres, ont pensé que le principal coupable étant arrêté, il était inutile de se lancer dans des dépenses considérables pour arriver à l'arrestation de son complice qui, peut-être même, avait déjà quitté les États-Unis.

C'est cette décision qui nous permet aujourd'hui de donner à nos lecteurs ces nouveaux éclaircissements.

Hamell était fort connu par la police de Montréal et celle de Québec ; il a été plusieurs fois arrêté sous soupçon de vol, mais a toujours eu l'adresse de se tirer d'affaire.—*Le Pays*.

MÉMORIAL NÉCROLOGIQUE.

Il nous est pénible d'apprendre la mort du chef indien, de la tribu des Hurons, M. Paul Picard *Ondaganhout*, qui veut dire "le bon nageur." M. Picard a succombé à une maladie de cœur, mardi, le 15 août, à Lorette. Il était né le 9 mai 1788. Le chef huron jouissait de la plus haute estime dans la tribu et chez tous ceux qui ont eu l'avantage de le connaître. Il avait le secret assez rare de se concilier avec tout le monde. Parmi les siens, il avait la réputation d'un chasseur habile et intrépide. Sa mort inattendue a impressionné douloureusement la paroisse et tous ceux qui le connaissaient.

Il était le père du chef actuel Paul *Tahourhenché* ou "Point du Jour," si honorablement connu à Québec et partout estimé.

Les habitants de l'île de Sagolanda, dans l'Australie, ont tous été victimes d'un tremblement de terre suivi d'une éruption volcanique :

"Ce phénomène a été accompagné d'une profonde perturbation de la mer. Une vague haute de 40 yards s'est avancée avec la rapidité de l'éclair, balayant sur son passage hommes, maisons, bestiaux, sur toute la surface de l'île. Chaque cratère vomissait des jets de lumière électrique et des torrents de fu-

mée. Des pierres rougies par la chaleur, des fragments de rochers et d'autres matières incandescentes étaient lancés à une hauteur immense, et la terre s'entr'ouvrait tout autour du volcan. En certains endroits, la lave accumulée a formé des collines hautes de plusieurs centaines de pieds.

"Pendant l'éruption, une île a surgi du fond de la mer."

FAITS DIVERS.

CAPTURE.—Le vapeur du gouvernement, *Druid*, Capt. Marmen, passait lundi matin près des batteries qui se trouvent vis-à-vis la côte de St. Joachim, lorsque des hommes de l'équipage aperçurent de loin une masse extraordinaire qu'ils reconnurent bientôt pour une baleine qui se trouvait échouée. La capture était trop belle pour ne pas chercher à en tirer parti. Ils s'approchèrent donc de l'énorme cétacé, qui mesurait 61 pieds de longueur. L'animal, disent-ils, avait été harponné et ne paraissait pas tout-à-fait mort.

Avec le secours de la marée et du steamer, ils purent le remettre à flot et le touer dans ce port, où il a été en exhibition toute la journée hier, sur le plan incliné du quai de la Reine.

Cette baleine, quoique d'une belle grosseur, ne paraît avoir guère plus de 7 à 8 mois, au dire des connaisseurs, car ses fanons les plus longs n'ont qu'environ 20 pouces de longueur pendant que chez une baleine qui a fini de croître, les fanons les plus longs ont jusqu'à 6 ou 7 pieds de longueur.

Un grand nombre de personnes ont pu moyennant 10 centins, avoir admission et visiter cette baleine.

Les intéressés étaient en marche de la vendre et on estimait diversement le prix qu'elle pouvait valoir.

P. S.—Nous apprenons que cette baleine a été vendue à l'encan pour le prix de \$250.

A PROPOS DE BALEINE.—Eh bien, il ne manquait plus que ça. Ne voilà-t-il pas que l'on se dispute la propriété du pauvre cétacé amené à Québec l'autre jour. La carcasse du baleineau va être le sujet d'un procès. En face d'un pareil fait, la fable de *l'Huître et les deux Plaideurs* vient involontairement à l'idée.

"Cela finit toujours par là."

MM. Chabot et Hall, de St. Charles, inventeurs d'un nouveau fusil-harpon pour donner la chasse aux baleines, réclament la propriété du susdit baleineau tué l'autre jour par l'équipage du *Druid* sur le rivage à St. Joachim. Ils prétendent qu'ils ont harponné le cétacé quelques jours avant qu'il ait été trouvé sur le rivage. De là querelle, chicane dont dame Thémis va avoir à se mêler. Comme l'on voit la baleine corse la situation. Le procès fini, c'est à peine si l'on pourra tirer du sujet de quoi s'éclaircir ou se donner la lessive.

RIVIÈRE-DU-LOUP.—Le village de la Rivière-du-Loup progresse avec une rapidité étonnante. Cette année, les constructions nouvelles sont extrêmement nombreuses. Nous pensons que bientôt ce village songera à se faire incorporer avec le titre et les privilèges d'une ville.—*Constitutionnel*.

HORRIBLE.—On écrit de Shanghai, au *Times*, le 2 juillet : "Le meurtrier du vice-roi Ma a été exécuté il y a quelques semaines à Nankin. Il a été taillé en 16,000 morceaux," ce qui veut dire qu'on l'a coupé en morceaux petit à petit, jusqu'à ce qu'il mourût. Il supporta cette punition avec le même stoïcisme que les horribles tortures auxquelles il avait été soumis pendant l'enquête judiciaire. Il déclara d'abord avoir assassiné le vice-roi parce qu'il le croyait en communication traitresse avec les rebelles mahométans du Kansuh. Ensuite, on lui a fait faire de nouveaux aveux en le forçant à rester agenouillé sur des chaînes chauffées à blanc. D'après la *Gazette de Pékin*, cette torture fut continuée ensuite pendant 20 jours, jusqu'à ce qu'il devint trop faible pour manger et parut sur le point de mourir, sans qu'on réussit à lui arracher de nouveaux détails.

"Mais, dit le compte-rendu officiel, comme à tout prix il ne fallait pas le laisser mourir d'épuisement, ce qui eût enlevé à la justice la proie à laquelle elle avait droit, on se pressa de l'exécuter convenablement."

LA GARNISON DE QUÉBEC.—Depuis quelque temps, il a été souvent question des troupes de la garnison de Québec. Un jour, leur départ définitif était annoncé, un autre jour on annonçait qu'elles allaient au moins passer l'hiver à Québec. Aujourd'hui, d'après des instructions positives, transmises par le gouvernement impérial, le départ de ses troupes de Québec serait un fait décidé. Une partie du matériel militaire va être vendue, une partie va être transférée au gouvernement de la Puissance, et le reste sera expédié en Angleterre. L'achèvement des forts de Lévis va être poussé aussi rapidement que possible.—*Journal de Québec*.

UN ENLÈVEMENT.—Un homme marié, qui devait partir hier pour monter dans le St. Maurice, travailler pour MM. Ritchie et Cull, se laissa entraîner par l'amour, et prit la clef des champs avec la sœur de sa propre femme. Il se jette dans une voiture avec sa belle et se dirige vers Batiscan pour prendre le bateau le soir et se sauver à Québec. Mais il avait compté sans M. Gailloux. Quelques heures suffirent pour mettre un connétable à ses trousses, et le connétable rejoignit le couple volage sur le quai de Batiscan. Au grand déplaisir de la belle surtout, il fallut prendre le bateau pour Trois-Rivières et tous deux réfléchissent en prison, aujourd'hui, sur l'instabilité des liaisons humaines.—*Constitutionnel*.

LAWLOR'S SEWING MACHINES.—Bureau principal, 365 Rue Notre-Dame, Montréal.

HOSPICE ST. JOSEPH, Montréal, }
Août 5, 1871.

M. J. D. LAWLOR :

MONSIEUR.—Dans une première occasion nos Sœurs témoignèrent hautement en faveur de la Machine à Coudre Wheeler et Wilson, mais ayant eu dans la suite l'occasion de faire l'expérience de la machine "Family Singer" que vous fabriquez vous-même, nous l'avons trouvée supérieure sous tous les rapports.

SEUR GAUTHIER.

MONTRÉAL, avril 23, 1871.

M. J. D. LAWLOR :

CHER MONSIEUR.—En réponse à la demande que vous nous faites au sujet des qualités des machines à coudre "Family Singer" que nous employons continuellement, nous nous empressons de déclarer ouvertement qu'elles sont des plus satisfaisantes, et que nous les considérons comme supérieures à toute autre machine américaine, et nous les recommandons au public comme les machines les plus parfaites et les plus durées.

J. R. MEAD & CIE,
Confectionneurs de Chemises,
381 Rue Notre-Dame.

ENREGISTRÉ en conformité de l'Acte pour protéger les droits d'auteurs, de 1868.

L'INTENDANT BIGOT.

PAR JOSEPH MARMETTE.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE IV.—Suite.

Le pont était presque désert. Fatigués de leurs travaux du jour, les matelots étaient allés en grande partie dans l'entrepont rejoindre leurs hamacs. Quant aux troupes, elles avaient déserté les vaisseaux et descendaient en ce moment vers le Foulon avec le courant du fleuve. En sorte qu'il restait à peine quelques hommes sur le tillac avec le matelot de quart.

Berthe se mit à marcher lentement à tribord du côté de l'échelle qui pendait sur le flanc du navire et descendait jusqu'à l'eau.

Les matelots ne prêtèrent qu'une attention distraite à son arrivée, tant ils étaient accoutumés de la voir se promener ainsi chaque soir.

Au bout d'une demi-heure, ils se recueillirent au-dessus de l'eau les cendres chaudes de leurs pipes et disparurent l'un après l'autre par les écoutilles. Berthe continua sa promenade, s'arrêtant parfois et jetant un long regard sur la rive gauche du côté duquel elle se trouvait.

Appuyé sur le bastingage opposé, à bâbord, le matelot de quart lui tournait le dos et regardait vers le haut du fleuve où l'on entrevoyait à quelques arpents les sombres masses des vaisseaux de l'escadre qui bloquait le Saint-Laurent.

On se rappelle que les Anglais avaient été avertis qu'un convoi de bateaux français, chargés de vivres, devait tenter de forcer le passage pour descendre durant la nuit à la capitale. Or, le vaisseau sur lequel se trouvait Berthe était ancré plus bas que tous les autres, le capitaine avait jugé inutile d'obliger son équipage à passer la nuit sur pied pour attendre le convoi, vu qu'on veillait, sur le gros de la flotte mouillée plus haut, à guetter les berges françaises. Seulement, le matelot de quart avait ordre de diriger toute son attention vers l'escadre afin de donner l'alerte, dans le cas où quelque chaloupe réussirait à forcer le blocus.

Cela favorisait, on ne peut mieux, Berthe dans ses desseins, le matelot ne s'inquiétant pas plus d'elle que si elle n'eût pas existé. Que pouvait-il craindre en effet d'une jeune fille frêle et convalescente, venue un instant sur le pont pour respirer la fraîcheur du soir? D'ailleurs, son attention était éveillée par la lumière de plusieurs falots qu'il venait de voir briller simultanément sur le vaisseau amiral.

Berthe s'assit sur une courbe qui rattachait le bastingage au pont et près de l'ouverture pratiquée au-dessus de l'échelle. Durant quelques secondes elle ne bougea pas; puis voyant que le matelot de quart lui tournait toujours le dos, elle sortit sa tête hors de l'ouverture du bastingage et regarda en bas. Ses yeux, habitués à l'obscurité, distinguèrent les formes sveltes d'une légère chaloupe qui se berçait le long du navire et au pied de l'échelle. Lentement sa tête se releva pour épier le matelot. Il n'avait point bougé.

Berthe fit le signe de la croix, murmura une courte prière et se glissa sur les genoux vers l'ouverture. Son œil interrogea une dernière fois le matelot de quart qui semblait de bronze et rivé au pont du vaisseau.

Les pieds tremblants de la jeune fille rencontrèrent le second échelon, puis le troisième et le quatrième, tandis que ses mains se retenaient au premier, puis au deuxième.

Un instant encore, elle s'arrêta, d'abord pour vaincre la peur qu'elle éprouvait de se voir ainsi suspendue au-dessus de l'eau et qui communiquait une trépidation nerveuse à ses jambes, ensuite pour s'assurer que tout était tranquille sur le pont.

Un puissant effort de volonté lui fit maîtriser son émotion, et elle continua de descendre doucement, bien doucement, en ayant soin de poser fermement le pied sur chacun des échelons.

Enfin, elle toucha l'un des bords de la chaloupe dans laquelle elle se laissa glisser en poussant un grand soupir de satisfaction. Sans perdre de temps, elle prit son mouchoir de poche, dont elle entourait l'estrope d'une rame, se servant, pour l'y assujétir, de quelques bouts de fine corde qu'elle avait apportée à dessein de sa cabine. L'idée lui en était venue durant l'après-midi en voyant les matelots arrimer ainsi leurs avirons pour en étouffer les plaintes sur le plat-bord.

Avec les plus grandes précautions, pour éviter de se trahir par le moindre bruit, elle poussa cette rame dans l'entaille arrondie pratiquée à l'arrière du canot. Puis elle revint à l'avant et délia, non sans peine, la corde attachée à l'un des barreaux de l'échelle.

A peine démarrée, la chaloupe se mit à glisser le long de la frégate avec le baissant. Berthe revint promptement à l'arrière et saisissant à deux mains le manche de la rame arrêtée par la rainure sur l'arrière de l'embarcation, elle se mit à balancer hardiment de droite et de gauche son aviron, dont le plat faisait ainsi dans l'eau un demi-tour à chaque oscillation et poussait la chaloupe en avant.

Si l'on est surpris de voir la demoiselle de Rochebrune apte à godailler—genre d'exercice fort peu en usage dans les couvents et les salons—qu'on veuille se rappeler que Berthe

avait passé plus d'un an chez Lavigneux après la mort de son père. On sait que chez les pauvres gens les filles et les garçons s'élèvent ensemble et prennent part aux mêmes jeux, jusqu'à un certain âge du moins. Or, le fils aîné de Lavigneux, alors âgé de douze ans, n'avait pas de plus grand plaisir que d'amener ses sœurs et Berthe du côté de la rivière Saint-Charles, où maintes chaloupes se chauffaient par ressement sur la rive, au soleil, en attendant qu'on voulût bien s'en servir. Maître Jean, junior, en connaissait une surtout qui avait toute sa prédilection. C'était une fine embarcation, légère à la rame et coupant la vague comme un saumon. Garçons et filles, tous tirant ou poussant, la traînaient jusqu'à l'eau. Le joyeux équipage s'embarquait sous l'œil hardi du capitaine Jean, qui, après avoir fait prudemment asseoir les fillettes, dont le voisinage immédiat de l'eau calmait d'ailleurs aussitôt les élats, se campait fièrement à l'arrière de la chaloupe et godaillait à plein bras comme un vieux marin. Berthe, que cet exercice amusait beaucoup, demandait souvent à Jean d'essayer la godille. Celui-ci avait toujours une condescendance respectueuse pour la *petite demoiselle*. Volontiers il la laissait faire et lui montrait comment il fallait se servir de la rame. En sorte qu'au bout du premier été qu'elle passa chez Lavigneux, Berthe savait godailler comme un mousse de deuxième année.

Elle s'en était rappelée depuis qu'elle était prisonnière sur la frégate anglaise, en voyant les matelots diriger les chaloupes, et avait bien compté mettre son expérience nautique à profit pour s'évader.

Comme c'était le reflux et que la frégate était seulement ancrée à l'avant, elle avait évité et offrait la proue au courant du fleuve. De sorte que le vaisseau présentait le flanc de tribord à la rive gauche vers laquelle Berthe désirait atterrir, et que le matelot de quart qui regardait, appuyé sur le bastingage de bâbord, vers le haut du fleuve, ne pouvait apercevoir la chaloupe que le baissant poussait du côté de la ville.

Dirigée par la rame que la jeune fille maniait avec habileté, sinon avec beaucoup de vigueur, l'embarcation, après avoir suivi d'abord le sillage du vaisseau, finit par obliquer à gauche.

Dès que la chaloupe fut hors des eaux de la frégate, Berthe ressentit un frisson d'épouvante. Si le matelot allait se retourner et voir la fugitive, on la rejoindrait en peu de temps. Car le grand canot était amarré à l'arrière du navire et se balançait dans l'ombre sur l'eau brunie.

Cette pensée donna un surcroît de vigueur à Mlle de Rochebrune. Ses petites mains crispées autour de la rame, tandis que les muscles de ses beaux bras ronds, fortement tendus par cet exercice violent et inusité, saillaient sous l'enveloppe satinée de ses poignets nus, elle tourmentait sans relâche l'eau du plat de son aviron. Aussi tout en suivant le courant, la chaloupe gagnait terre d'une manière sensible.

Berthe vit les lignes de la lourde silhouette du vaisseau s'effacer peu à peu dans la brume, pendant que les grands mâts semblaient s'évanouir dans l'air obscur. Elle respira plus librement; et pourtant, la lassitude gagnait déjà ses faibles bras. Ses mains seraient avec moins de force le manche de la rame dont les oscillations de droite et de gauche se ralentissaient de plus en plus.

Elle sentit que ses forces la trahiraient bientôt, si elle n'avait pas soin de les ménager en ramant moins vite. Elle s'éloignait visiblement du vaisseau qui ne lui semblait plus maintenant qu'une masse indécise sur le fond noir du fleuve et des falaises de la rive sud confondues par la nuit. Le danger d'être surprise et arrêtée n'était donc plus assez imminent pour qu'elle s'épuisât tout d'un coup. Elle cessa donc de serrer aussi fortement sa rame en lui imprimant une impulsion moins rapide.

La distance à parcourir était cependant assez grande, vu que la frégate était mouillée à quinze arpents de la rive nord. La moitié en était bien franchie, mais c'était la plus courte, vu que Berthe l'avait dévorée dans le premier moment de l'excitation et dans toute la plénitude de ses forces, qui baissaient maintenant. Un autre inconvenient surgissait. Déshabituée de ce rude travail, les mains délicates de Berthe se meurtrissaient sur le bois de la rame et de grosses ampoules gonflaient déjà l'épiderme de ses doigts endoloris. Chaque pression des mains lui causait de cuisantes douleurs.

Son courage ne se démentit pourtant pas un instant et elle continua de ramer vers terre, bien que ses doigts écorchés saignassent sur la rame.

Enfin, la masse sombre de la falaise se dessina plus nettement, la cime et la base du cap prirent des contours plus arrêtés, et Berthe entendit à une courte distance en avant, le bruit que faisait l'eau de la rivière du Cap-Rouge en se jetant dans le fleuve.

La jeune fille pensa d'abord qu'elle pourrait faire entrer la chaloupe dans la rivière. Mais cette espérance fut de bien courte durée. Car à peine l'embarcation eut-elle atteint l'embouchure du cours-d'eau que le courant la saisit en travers, la fit tourner deux ou trois fois et finit par la jeter sur la grève où elle échoua.

Berthe n'avait pu retenir une exclamation de terreur en voyant tourner ainsi la chaloupe, d'autant plus que sa rame lui avait été arrachée des mains.

—Qui va-là! s'écria-t-on de terre à une petite distance.

—Une Française prisonnière des Anglais et qui vient de leur échapper.

—On va voir ça, la belle, repartit la voix du rivage. Mais pour le moment ne bougez pas, ma mignonne; car si vous tendiez un piège, on vous enverrait du plomb sous l'aile.

Trois hommes sortirent d'un bouquet de broussailles dont les branches craquèrent sous leurs pas. Berthe put voir que leurs fusils la couchaient en joue. Elle ne remua pas. Des trois hommes, deux s'arrêtèrent à vingt pas de la chaloupe, sur le bord de la grève, tandis que le troisième continuait d'avancer dans l'eau vers l'embarcation.

Il s'en approcha à petits pas, comme s'il se fût attendu de recevoir une balle à l'improviste. Quand il toucha à la chaloupe, il la scruta du regard et aussitôt convaincu que la jeune fille y était bien seule:

—Pardonnez-moi, mademoiselle, dit-il en ôtant son chapeau. Mais il est bon de se méfier de tout par le temps qui court et les petites précautions ne sont pas à négliger. M'est-il permis de vous demander d'où vous venez?

—De cette frégate anglaise qui est ancrée là-bas. J'y étais prisonnière depuis la fin de juin. Ce soir, profitant de l'inattention de mes gardiens, j'ai réussi à me sauver sur cette chaloupe.

—C'est bien fait, ça! Vous allez venir à terre?

—Oh! oui, monsieur!

—Attendez, je vais vous porter à la grève, pour vous empêcher de vous mouiller les pieds.

Il saisit entre ses bras la jeune fille qu'il enleva comme un enfant.

—Merci, monsieur, dit Berthe quand il l'eut déposée sur le rivage.

Les deux autres hommes l'entourèrent avec curiosité. Mlle de Rochebrune ne se sentait pas bien à l'aise entre ces trois inconnus, sur une grève déserte et au milieu de la nuit. Mais elle n'en voulut rien laisser paraître, et s'adressant d'une voix ferme à celui qui l'avait amenée à terre:

—Vous êtes militaire?

—Oui, et du régiment de Béarn.

—Y a-t-il dans les environs un poste où vous pourriez me conduire immédiatement? J'aurais les révélations les plus importantes à faire à l'officier qui le commanderait.

—Notre compagnie, mademoiselle, est campée à une portée de fusil, là, sur les hauteurs. C'est le capitaine Taillefer qui la commande.

—Oh! conduisez-moi vers lui, s'il vous plaît.

—Tout de suite?

—Immédiatement.

—Impossible, mademoiselle. Il nous reste encore une heure de garde à faire, et nous avons ordre de ne pas bouger d'ici jusqu'à ce qu'on nous relève.

—Mon Dieu! j'arriverai trop tard! Les Anglais auront le temps de débarquer au Foulon!

—Hein! que dites-vous? s'écrièrent à la fois les trois hommes.

—Avez-vous vu, il y a deux heures, à peu près, cette flottille de chaloupes qui a dû passer tout près d'ici et qui descendait le fleuve?

—Oui, mademoiselle, c'est le convoi de vivres que nous attendions.

—Un convoi de vivres! s'écria Berthe. Ces embarcations étaient chargées de troupes anglaises!

—Mais tonnerre! les gens qui les montaient nous ont jeté le mot de passe!

—C'est qu'un des nôtres nous a trahis et le leur a donné.

—Sacre... excusez, mademoiselle—Que s'attache-t-elle à lui!

Les deux autres soldats machonnèrent aussi chacun leur juron.

—Nous voilà avec une belle affaire sur le dos, dit l'un d'entre eux.

—Mais enfin, est-ce notre faute à nous? repartit un autre. On nous dit de laisser passer un convoi en nous apprenant le mot d'ordre qu'il doit donner. Le convoi arrive; on nous crie ce maudit mot. Nous laissons descendre en paix les chaloupes. Eh! que diable! étions-nous pour tirer sur des gens qui répondaient exactement comme ceux que nous attendions?

—C'est vrai, ça.

—Pardieu, oui!

—Mon Dieu! s'écria Berthe impatientée de tous ces retards, ils vont avoir le temps de débarquer et de surprendre les nôtres! Je vous en prie, messieurs, que l'un de vous prenne sur lui de me conduire au poste, et je lui promets qu'il ne lui sera rien fait.

—C'est bien bon à dire, mademoiselle. Mais on nous a défendu de bouger d'ici sous peine de mort. Et le capitaine Taillefer, qui ne badine pas sur le chapitre de la discipline, est homme à tenir sa parole.

Mlle de Rochebrune eut un moment l'idée de se rendre seule au poste. Mais la nuit était si noire et l'endroit si nouveau pour elle, le souvenir de l'embuscade dont elle avait été victime, près de l'intendance, lui revenait si vif à la mémoire, qu'elle ne put parvenir à vaincre la peur qui la dominait. Pourtant, la pensée qu'elle aurait peut-être pu réussir à prévenir la descente des Anglais en avertissant les siens à temps, l'oppressa affreusement, et, sentant son impuissance, elle se tordit les bras et poussa une exclamation sourde.

—Écoutez, mademoiselle, dit l'un des sol-

dats en consultant quelques rares étoiles. Il est minuit passé. On nous relève à une heure. Vous n'attendrez donc pas longtemps.

—Mais songez donc que chaque minute de retard assure notre perte!

—Que voulez-vous qu'on y fasse? Essayez d'aller seule au poste.

—Oh! j'ai trop peur!

—Eh bien! alors, venez vous asseoir avec nous, derrière ces falaises d'aunes, en attendant la ronde.

Berthe vit bien que c'était le seul parti à prendre. Et partagée entre la crainte de se trouver seule avec des inconnus et la douleur de ne pouvoir donner l'alarme à ses compatriotes, elle suivit les soldats qui rentrèrent dans le fourré.

Ils s'assirent sur un arbre renversé. Berthe se blottit à l'écart en grelottant; car les nuits sont fraîches au milieu de septembre, et l'humidité saisissait d'autant plus Mlle de Rochebrune que le violent exercice auquel elle s'était livrée, en ramant, l'avait beaucoup échauffée.

On sait combien sont longues les heures de nos Canadiens, lorsqu'ils n'ont pour se régler que le soleil ou les étoiles. Il en est de même sur la marche. Quand ils vous disent que vous n'avez plus qu'une petite lieue de chemin à faire, si vous vous sentez de la lassitude aux jambes, prenez votre mal en patience; ce diminutif de lieue s'allonge tellement qu'en définitive il en forme deux.

On concevra donc les tourments de Mlle de Rochebrune qui dut frissonner pendant une heure et demie sous les froids baisers de la rosée. Car, outre qu'il n'était pas encore minuit quand le soldat avait consulté les astres, la ronde était bien en retard d'un quart-d'heure, lorsqu'enfin des pas lourds et cadencés qui venaient de la hauteur firent crier les cailloux du sentier.

Les arrivants répondirent au qui-vive et, quelques instants plus tard, Berthe, aidée de l'un des factionnaires remplacés, gravissait la falaise du Cap-Rouge. La difficulté de la montée lui fit du bien; car elle était transie lorsqu'elle s'était remise en marche, et maintenant une chaleur agréable circulait par tout son être.

Enfin, l'on mit pied sur le plateau et l'on aperçut à quelque distance les feux d'un bivouac.

Une cinquantaine d'hommes étaient campés au bord du chemin du roi. On ne voyait que deux petites tentes dont les cônes de toile blanche étaient argentés par la lueur des feux autour desquels dormaient les soldats.

—Il faut éveiller le capitaine, dit le guide de Berthe en poussant du pied un trouper d'ordonnance couché en travers de la première tente.

Celui-ci grommela un juron entre deux ronflements et se retourna de l'autre côté pour se rendormir.

—Allons! allons! flandrin!

Et le coup de pied, plus accentué cette fois, se répéta.

—Que le diable t'emporte! s'écria le dormeur en se mettant sur son séant. Qu'est-ce que tu veux?

—Il faut que cette demoiselle parle au capitaine. Il s'agit de choses graves.

—Va te coucher avec tes choses graves! Le capitaine qui vient de s'endormir avec six lianes de chemin dans les jambes sera de bonne humeur si je l'éveille!

Berthe frémissait d'impatience.

—Écoutez, s'écria-t-elle, d'une voix vibrante. Les Anglais sont peut-être, à l'heure qu'il est, maîtres du Foulon et des Plaines-d'Abraham!

—Quoi! s'écria-t-on à l'intérieur de la tente. Éveillés par l'altercation des deux soldats, le capitaine avait entendu les dernières paroles de Berthe.

Il sortit de la tente dans un costume assez débraillé. Dès qu'il aperçut Mlle de Rochebrune:

—Que dites-vous, mademoiselle? Les Anglais sont maîtres des plaines!

—Peut-être, monsieur.

Et sans transition, Berthe raconta, en l'abrégé, son évasion et ce qu'elle savait du plan des Anglais. Si court que fût son récit, il était passé deux heures lorsqu'elle eut donné les derniers renseignements que le capitaine lui demanda.

—Que faire! s'écria l'officier quand elle eut fini.

—Agir! agir! dit Berthe impérieusement.

—Mais encore?

—Envoyez un courrier à M. de Montcalm.

—Un courrier! nous n'avons pas de chevaux et nous sommes à plus de quatre lieues du quartier général du camp de Beauport. Il fera grand jour avant qu'un homme à pied ne s'y rende! Tonnerre!

—Oh! la fatalité s'en mêle, murmura Berthe.

En ce moment, on entendit le bruit cadencé du galop de plusieurs chevaux. Dans un clin-d'œil tout le poste fut sur pied, l'arme au bras.

—Qui-vive! crièrent les sentinelles.

—Ronde de nuit! la Roche-Beaucourt! répondit le premier des cavaliers en arrêtant sa monture à trente pas.

—Avancez.

Le cheval du second cavalier était encore à vingt pieds du bivouac, lorsqu'un grand cri de femme se fit entendre.

—Mon Dieu! Raoul!

—Berthe!

La suite au prochain numéro.

ROBERT MITCHELL,
POSEUR D'AFFICHES,
202, RUE OTTAWA.

LES ORDRES laissés dans aucun des
Bureaux de Journaux seront promptement
exécutés. 2-34

LAURENCELLE & VARY.

FABRICANTS DE CHAUSSURES DE GOUT

Pour Dames et Messieurs.

CHAUSSURES FAITES A ORDRE.

Importateurs de Chaussures Anglaises et Fran-
çaises de première qualité.

Ont constamment en mains des chaussures à se-
melle de Liège, etc., etc.

No. 363, RUE NOTRE-DAME.

2-31zz



CORPORATION DE MONTREAL.

NOUVEL HOTEL-DE-VILLE

AUX

CONSTRUCTEURS ET ENTREPRENEURS

DES SOUMISSIONS cachetées, adressées au
sousigné, seront reçues à l'Hôtel-de-Ville, jusqu'à
LUNDI MIDI, le DEUX OCTOBRE prochain, pour
les différents ouvrages d'artisans, requis pour la
construction d'un

NOUVEL HOTEL-DE-VILLE

d'après les plans et devis préparés par les archi-
tectes H. M. Perrault et A. C. Hutchison, éciers,
et que l'on pourra voir au Bureau de ce dernier, dans
la salle de l'Institut des Artisans, Grande Rue St.
Jacques, le et après le 18 Août courant.

On peut obtenir tous les renseignements relatifs à
la dite construction, en s'adressant aux dits Archi-
tectes.

On exigera dans chaque cas des cautions pour
l'exécution régulière du contrat.

Le Comité ne s'astreint pas à accepter la plus
basse, ni aucune des soumissions présentées.

Par ordre, CHS. GLACKEMEYER, Greffier de la Cité.

Bureau du Greffier de la Cité, Hôtel-de-Ville, Montréal, 14 Août 1871. 2-33c

NOUVELLES PUBLICATIONS.

LE PROTESTANTISME
JUGÉ ET CONDAMNÉ

PAR LES
PROTESTANTS.

Petit in-8 de 500 pages.

par l'Abbé C. GUILLAUME, Curé de St. André-Avellin,
Ouvrage revêtu de l'approbation de
S. G. L'ÉVÊQUE D'OTTAWA.

PRIX: - - - - - \$1.00

COURS ELEMENTAIRE DE BOTANIQUE

FLORE DU CANADA.

62 pages de texte et 31 pages de gravures,

PAR

L'Abbé J. MOYEN, S.S.,

Professeur de Sciences Naturelles au Collège de
Montréal.

**LIVRE DE TEXTE A L'USAGE DES COLLEGES,
COUVENTS, ECOLES, ACADEMIES.**

Prix, cartonné: - - - - - \$0.40

" " la douzaine - - - - - 4.00

Ces deux ouvrages sont en vente chez MM. Fabre
& Gravel, J. B. Rolland & Fils, Montréal, et Lépine
& Darveau, Québec.

En gros seulement par l'Editeur,

GEORGE E. DESBARATS,

Montréal. 2-32tf



ENSEIGNE DU CADENAS
D'OR. Le Soussigné est agent pour
la Cafetière Mocha à vapeur, le Fer com-
biné à gaufrir et repasser, le célèbre
Napoli pour nettoyer et polir, et le poêle
de passage à charbon. American Base
Burner.

L. J. A. SURVEYER.,

24, RUE CRAIG, Montréal.

**LE LIVRE A MEILLEUR MARCHÉ DANS
LE MONDE!**

CATHOLICISME, PROTESTANTISME, et

APPEL AUX AMÉRICAINS DE BONNE FOI,

PAR

LE P. F. X. WENINGER, D. D.,

Missionnaire de la Compagnie de Jésus.

PRIX: 60 Centimes. Reliure en toile, 387 pages.—

Envoyé franco par la maille, en recevant 60 Centimes.

A vendre chez tous les Libraires français et chez

D. & J. Sadlier & Cie., Editeurs, Montréal. 2-30d

POUDRE ALLEMANDE,

SURNOMMÉE

THE COOK'S FRIEND

NE FAILLI JAMAIS ET VENDUE CHEZ TOUS

LES ÉPICIERES RESPECTABLES. 2-34zz



ATELIERS DE FERBLANTIERS ET

PLOMBIERS.—Enseigne de la grosse Cafe-

tière rouge, 94 Rue St. Laurent.

T. St. George continuera à prendre des commandes

pour posage de tuyaux à gaz et à l'eau, — pour

soudures en ferblanc, tôle et ardoise; pour ou-

vrages à la campagne, aux églises, couvents, collèges

et maisons particulières. Fournitures à air chaud

posées d'après le système le plus connu. On trouvera

chez le soussigné des réfrigérateurs améliorés.

T. ST. GEORGE,

98, RUE ST. LAURENT.

2-24zz

J. D. NORMANDIN,

RELIEUR, REGLEUR ET MANUFACTURIER

DE LIVRES BLANCS.

Ouvrages de luxe ainsi qu'ouvrages les plus com-

muns, reliés à des prix très modérés.

Les abonnés de L'Opinion Publique trouveront une

bonne occasion de faire relier leur journal à bon

marché.

No. 36 RUE ST. VINCENT, 1-52zz

A. BELANGER

MAGASIN DE

MEUBLES

276, Rue Notre-Dame

MONTREAL.

2-25zz

LE SOTHERION.

LA THÉRAPEUTIQUE vien de s'enrichir

d'une importante découverte, c'est le SOTHE-

RION, Papier pulmonaire, anti-asthmatique.

Ce nouveau remède longtemps cherché, jamais

trouvé, contre une maladie considérée jusqu'à ce

jour comme incurable, réunit toutes les conditions de

l'efficacité, et assure la guérison. Ce remède

unique, presque providentiel, ne peut tarder d'être

universellement connu. Depuis le peu de temps

qu'il a commencé d'être en usage, des cures rapides

dans des cas désespérés ont été obtenues, et un

nombre considérable de certificats sont venus attes-

ter son efficacité.

Le SOTHERION est infaillible contre la maladie des

voies respiratoires. Il guérit la phthisie pulmonaire

ou consommation, l'asthme, les bronchites, la toux

nerveuse, la grippe, l'irritation de poitrine, l'insom-

nie, le catarrhe, la palpitation du cœur, la faiblesse

de constitution.

En vente dans toutes les pharmacies.

Dépôt général pour la France:

No. 14, Rue de Castiglione, Paris.

Pour le Canada:

Chez le Dr. POULTIER, Dentiste, rue Saint-Jean,

Québec.

Agents pour la Puissance du Canada:

EVANS, MERCEUR & CIE., Montréal. 2-32d

"L'Opinion Publique"

JOURNAL POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

Publié tous les Jours à Montréal, Canada,

PAR GEORGE E. DESBARATS & CIE.

ABONNEMENT \$3.00 par année

Aux Etats-Unis 3.50

Par numéro 7 Centimes

Envoi par lettres enregistrées ou par ordres sur le

Bureau de Poste au risque des propriétaires du jour-

nal.

ANNONCES 10 Centimes la ligne 1re fois

5 Centimes 2me " &c.

Tous ceux qui ne renverront pas le journal seront

considérés comme abonnés.

On ne recevra pas d'abonnements pour moins de

six mois.

Tout semestre commencé se paie en entier.

Pour discontinuer son abonnement il faut en don-

ner avis au moins quinze jours d'avance, au bureau

de l'administration, No. 1, Côte de la Place d'Armes.

L'agent collecteur et les porteurs ne sont pas auto-

risés à recevoir de désabonnements.

Lorsqu'un abonné change de demeure il doit en

donner avis huit jours d'avance.

Si l'abonné ne reçoit pas son journal il est requis

de porter plainte immédiatement à l'administration

FRAIS DE POSTE—ATTENTION!

Les frais de poste sur les Publications hebdoma-

daires ne sont que de 5 centimes par trois mois, payables

d'avance au bureau de poste de l'abonné. Le manque

d'attention à ces détails, entraînerait une dépense de 2

centimes qu'il faudrait payer sur chaque numéro.

Les journaux qui voudront bien échanger avec nous,

ainsi que toutes lettres se rapportant à la rédaction,

devront être adressés à L'Opinion Publique ou aux

Rédacteurs, No. 1 Côte de la Place d'Armes, Montréal.

Toute lettre d'affaires devra être adressée à George

E. Desbarats, seul chargé de l'administration du

journal.

RÉFRIGÉRANTS PATENTÉS.

DE \$8 A \$40.

Ces RÉFRIGÉRANTS ont plusieurs améliorations

désirables qui ne peuvent être trouvées dans les au-

tres, et comme nous avons employé les mêmes ouvriers

pendant les dix dernières années, c'est une garantie

de leur qualité. Nous avons en mains un assortiment

considérable de

POELES DE CUISINE.

COUCHETTES EN FER.

FONDS A RESSORTS DE TACHER.

OBJETS EN ÉTAÏN ET VERNISSÉ.

POTS A THÉ ET CAFÉ AMÉLIORÉS.

ETC., ETC., ETC.

Aussi, devant arriver dans quelques jours, un Stock

considérable de

COUCHETTES EN FER TRAVAILLÉ ANGLAIS.

MEILLEUR & CIE.,

526, Rue Craig. 2-18zz

G. T. DORION,
HORLOGER ET BIJOUTIER,
86, Rue St. Laurent,
2-12z MONTREAL.

THOMAS MUSSEN,
Marchand en Gros et en Détail de
SOIERIES et POPELINES IRLANDAISES,
GANTS D'ALEXANDRE, et autres Fabricants
de renom.

TAPIS ET PRELATS DE CHOIX,
De Velours, Bruxelles ou Tapestry.

ORNEMENTS D'EGLISES.
Tentures pour Salons, Franges en Soie, etc.,
257 ET 259, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL. 2-21zz

\$15,000 VALANT

DE
HARDES FAITES.
CHEMISES, COLS, COLLETS, GANTS, CHA-
PEAUX ETC., ETC., ETC.

—AUSI—

Une grande variété de Draps Français, Anglais,

Tweed et Casimir. Tout ordre sera exécuté avec

goût et promptitude, à 20 pour cent au-dessous de la

valeur ordinaire.

Une visite est sollicitée.

REGIS DEZIEL,

131, RUE ST. JOSEPH.

2-13z

ENCLOS DE BOIS

DE TOUTES SORTES.

15,000,000 pieds de Bois de qualités à cadrer dans

tous les Marchés du monde, comprenant du bois de

charpente, du chêne, de l'orme, de l'épinette, du

cèdre, du sapin, du pin, etc., etc.

Préparé et non préparé: pin sec, sapin d'arrimage,

planches et merrain, planches pour pont, bois pour

coursière ou faux-pont, planches sèches pour couvrir

et lambriser les navires et tout autre article compris

dans le commerce de bois.

JORDAN & BENARD,

382, Rue Craig, 19, Rue Notre-Dame et au grand

Quai, en arrière de l'Eglise Bonsecours, Montréal.

2-231

Compagnie du Chemin de Fer le

Grand Tronc du Canada.

SERVICE AMÉLIORÉ DES TRAINS

POUR L'ÉTÉ DE 1871.

GRANDE AUGMENTATION DE VITESSE.

Nouveaux Chars pour tous les Trains Express.

Les Trains partiront maintenant de Montréal

comme suit:—

ALLANT A L'OUEST,

Express de Jour pour Ogdensburg, Ot-

tawa, Brockville, Kingston, Belleville,

Toronto, Guelph, London, Brantford,

Goderich, Buffalo, Detroit, Chicago et

tous les points de l'Ouest à 9.00 A.M.

Express de Nuit do do 9.00 P.M.

Train de la Malle pour Kingston, To-

ronto et les stations intermédiaires, 6.00 A.M.

Train d'accommodement pour Brock-

ville et les stations intermédiaires, 5.00 P.M.

Train Melé do do do 11.00 A.M.

Trains pour Lachine à 7.00 A.M., 9 A.M.,

12.00, (midi) 3.00 P.M., 5.00 P.M., et

6.15 P.M. Le train de 3.00 P.M. va à

la frontière.

ALLANT AU SUD ET A L'EST.

Train d'accommodement pour Island

Pond et les stations intermédiaires, 7.00 A.M.

Train Express pour Richmond, Québec

et Rivière-du-Loup, 8.30 A.M.

Express pour Boston via Vermont Central

9.00 A.M.

Express pour New-York et Boston via

Vermont Central à 3.45 P.M.

Express pour New-York via Rouse's

Point et les steamers du Lac Cham-

plain, 4.00 P.M.

Train de la Malle pour Island